



Nous agissons pour l'insertion

**« Osons
nous cultiver
ensemble »**

Bilan de l'action

Actes de la Journée d'Etude Régionale
du jeudi 23 janvier 2003, à Strasbourg

N °16 – Mars 2003

Présentation :

La notion d'insertion est encore le plus souvent assimilée à celle d'insertion économique. Or ses limites dans une période de précarisation de l'emploi renforcent l'intérêt pour une définition plurielle de l'insertion. Et l'on oublie trop souvent que la reconnaissance sociale n'est pas qu'affaire d'emploi : elle est aussi d'essence culturelle. La culture peut devenir une pièce maîtresse de l'insertion, à condition que l'on en soit convaincu... Au-delà de l'outil d'insertion qu'elle peut constituer, la participation à un événement culturel, à une création artistique, contribue à restaurer ce que le chômage, la prison ou la rue ont parfois détruit : la **capacité d'être acteur**. Réintroduire l'art, les livres, le beau, dans les institutions, c'est aussi avoir un regard moins étroit sur le monde et les personnes accueillies.

La Commission Culture de la Fnars Alsace, composée essentiellement de travailleurs sociaux qui, au quotidien, tentent de favoriser l'accès à la culture des publics accueillis dans leurs structures, réfléchit à ces questions autour de deux axes principaux : **l'accès à la culture en dehors de la structure d'accueil** (permettre aux personnes d'avoir accès à tout ce qui existe : en les informant, en négociant des tarifs préférentiels, en mettant en place des partenariats avec les villes, les cinémas, les lieux culturels, etc.), et la mise en place **d'ateliers culturels en interne** (danse, tournoi sportif, art plastique...). La démarche relève alors d'une reprise de confiance en soi, le caractère plus permanent de l'activité favorisant la création d'un lien.

Programme

Après-midi

14 h : Réflexion et échanges autour du thème « Culture et Lien Social »

- ◆ 13h30 : **Accueil** des participants
- ◆ 14h00 : **Ouverture** de la journée, présentation
Par **Valérie Knecht**, Responsable de la Commission Culture de la Fnars, et **Anouk Brocard**, Animatrice à la Fnars
- ◆ 14h15 : « **Quand le social rencontre la culture** »
 - 14h15 : « *La Culture, un préalable indispensable à l'insertion sociale ?* », par **Jean-Marie Calydon**, Universitaire
 - 14h35 : « *De soi à l'autre : l'objet culturel* », par **Hélène Kress**, Psychologue
 - 15h : **Débat** avec la salle
 - 15h30 : **Illustrations** présentées par les membres de la Commission Culture de la Fnars
 - « *La légitimité de la pratique artistique* », par **Eric Meyer**, Artiste plasticien, Association Horizon Amitié
 - « *La relation travailleur social / usager dans le cadre d'activités culturelles* », par **Mokhtar Meguenine**, Résident au CHRS le Passavant, et **Sylvie Périchet**, Référente au CHRS le Passavant (Association ACCES)
 - « *La question de l'évaluation des actions culturelles* », par **Mathilde Vial**, Médiatrice culturelle, Association Tôt ou T'Art.
- ◆ 16h15 : Pause goûter, visite de **l'exposition** (tableaux, peinture, photos, etc.) réalisée par les personnes accueillies dans les associations
- ◆ 17h00 : « **Quand la culture rencontre le social** »
 - **Andrée Pascaud**, Directrice des relations publiques, Théâtre National de Strasbourg
 - **Un représentant de La Filature**, Mulhouse (sous réserve)
 - **Frédéric Bauer**, Directeur du CREAL Alsace, et **Robert Volgringer**, Directeur du service d'accompagnement des bénéficiaires du RMI de l'ARSEA, membres de la Commission Locale d'Insertion de Strasbourg chargés de l'animation du groupe thématique « l'insertion des bénéficiaires du RMI-Artistes.
 - **Jean Hurstel**, Directeur de La Laiterie, Centre européen de la jeune création
- ◆ 18h30 : **Clôture** des travaux, suivie d'un **pot de l'amitié**

de la journée

Soirée

19h00 : **Ouverture** de la soirée et présentation
Par **Liliane Bick**, Présidente de la Fnars Alsace

19h – 21h : Buffet – spectacle

Buffet préparé et servi par les résidents de La Cité Relais (Strasbourg) et Daniel Fichter, Cuisinier de l'association.

Animations et spectacle, proposés par des personnes accueillies dans les associations de la région

Musique : Djembé (percu) : Odile Christ (Le Passavant, Mulhouse)
Saz (instrument à cordes traditionnel turc) : Ergün Vural (Aléos, Mulhouse)

Chants : Rosy Molinaro (Le Passavant, Mulhouse)

Lecture de poèmes, par leur auteur Baobab Bruno (Accueil Printemps, Strasbourg)

Lecture de poèmes de Viktorya Orkaya, par Yakov Biazruchka (Le Passavant, Mulhouse)

Danse : danse du ventre, danse orientale, danse kabyle, avec Fatima Merah, Mufida Touba et Talya Touba (Le Passavant, Mulhouse)

21h – 22h30 : Concert des LÉOparleur



LÉOparleur trouve sa voie en marge de la «tendance», en proposant son parti pris festif face aux étiquetages souvent convenus du rock français. La part belle est laissée à l'imaginaire, au féérique et au poétique avec une science confirmée de la fête et du spectacle sur scène, de l'énergie et des couleurs.

« ça envoie » comme on dit dans leur contrée orientale et c'est LÉOparleur !

Droits et solidarités

Deux articles de la loi de lutte contre les exclusions du 29 juillet 1998 sont consacrés au droit d'accès à la culture :

◆ **l'article 140** réaffirme, comme objectif national, « *l'égal accès à tous, tout au long de la vie, à la culture, à la pratique sportive, aux vacances et aux loisirs* ».

◆ **l'article 147** autorise la modulation des tarifs des services sociaux et culturels facultatifs des collectivités locales (centres de loisirs, bibliothèques, musées, conservatoires...) en fonction du revenu des usagers et de la taille du foyer.

Si l'accès à la culture est reconnu comme un droit fondamental (axe 2 du Programme de prévention et de lutte contre la pauvreté et l'exclusion), la pratique d'activités culturelles pour les personnes en situation de pauvreté ou d'exclusion reste peu courante.

Refusant d'en rester à la seule affirmation d'un droit, de nombreuses associations se mobilisent et font de la culture un outil de restauration de la citoyenneté.

Danse, théâtre, ateliers d'écriture, percussions, arts plastique, vidéo, cinéma, randonnée, sorties vélo, visite de musées, monuments,... de très nombreuses activités ont ainsi été mises en place, sous des formes différentes, par les structures d'accueil et d'hébergement des publics en difficulté adhérentes de la Fnars.

L'exposition et le spectacle qui vous seront présentés dans le cadre de cette action rend compte de quelques-unes de ces activités.

Réflexion et d'échanges autour du thème

« Culture et lien social »

Ouverture

**Anouk Brocard, anima-
trice à la Fnars**

Bonjour à tous et merci d'être venus si nombreux.

Quelques mots sur la Fnars : la Fédération Nationale des Associations et de Réinsertion Sociale fédère au plan national 750 associations et organismes publics qui gèrent entre 2000 et 2500 établissements. Au niveau régional, une trentaine d'associations de réinsertion sociale, qui se situent sur le champ de la loi de lutte contre les exclusions : des services d'accueil et d'orientation, des centres de jour, d'écoute, des centres d'hébergement, hôtels sociaux, résidences sociales, des chantiers d'insertion, des centres d'accueil pour demandeurs d'asile, etc...

Nous avons vocation à fédérer ces associations, les soutenir, leur apporter appui et conseil, les représenter auprès des pouvoirs publics, les informer. Notre fonctionnement auprès des adhérents s'articule aussi autour de huit commissions thématiques (santé, logement, justice, chantier d'insertion,...) qui réunissent des travailleurs sociaux afin d'échanger sur leurs pratiques.

C'est donc la commission culture, qui, à l'initiative de l'événement d'aujourd'hui, vous a invité à échanger dans le cadre de cette demi-journée autour du thème « culture et lien social ».

Je laisse la parole à Valérie Knecht, responsable de la commission culture, qui va vous présenter les différentes réflexions et interrogations de la commission, qui ont conduit à la réalisation de cette action « Osons nous cultiver ensemble ».



80 personnes ont participé à cet après-midi d'échanges : travailleurs sociaux, directeurs et administrateurs d'associations, mais aussi artistes, et institutions culturelles ont pris part au débat.

Introduction

**Valérie Knecht, Respon-
sable de la Commission
Culture de la Fnars**

Après une action culturelle en 1999-2000, pilotée par la Fnars Alsace, et une forte demande de la part des travailleurs sociaux, la commission culture a redémarré et s'est réunie de nouveau en novembre 2001.

Elle est composée de travailleurs sociaux de différentes associations de réinsertion sociale, d'une médiatrice culturelle de l'association Tôt ou T'Art et d'un intervenant plasticien.

Cette première rencontre a permis de faire un bilan de l'action " Re-socialisation et re-mobilisation par l'expression culturelle des personnes accueillies en structure d'insertion " et de poser les bases de la nouvelle commission.

Dans un premier temps, nos réflexions ont porté sur le sens que nous donnions à la culture dans le cadre de la commission.

Nous avons fait le choix d'une définition très large qui englobe autant les ateliers arts plastique que les pratiques sportives, les repas et soirées à thèmes, les ateliers informatique, les sorties cinéma, musées, spectacles, les échanges culturels et interculturels... etc. La culture est abordée dans le sens d'un échange avec les autres et d'un lien social, c'est ce qui construit et que l'on construit.

D'ailleurs, " insertion sociale ", au sens anthropologique, signifie trouver place au sein d'une culture.

Puis, nous avons voulu savoir ce qui se faisait dans les établissements. Notre tour d'horizon a permis de dégager deux grands axes dans les pratiques des établissements :

◆ D'une part, l'**accès à la culture en dehors de la structure d'accueil** : il s'agit de permettre aux personnes d'avoir accès à l'offre culturelle, sportive et de loisirs en les informant, en négociant des tarifs préférentiels, en mettant en place des partenariats avec les villes, les cinémas, les lieux culturels, les associations sportives... et en accompagnant les personnes, en organisant des sorties en groupe par exemple.

◆ Et d'autre part, les **ateliers culturels en interne**, dans les structures (danse, multimédias, tournoi sportif, arts plastique...). La démarche est alors plus de l'ordre de la reprise de confiance en soi, de la valorisation de soi, de l'expression de soi.

Au fil de nos rencontres et réflexions, nous avons abouti à différents constats, dont les suivants :

- de nombreuses activités à caractère culturel existent dans les établissements accueillant un public en insertion ;
- les professionnels s'investissent de plus en plus dans des actions pour l'accès à la culture (malgré un manque de temps et de moyens financiers) ;
- les actions menées sont peu connues ni reconnues.

Afin de promouvoir les activités et actions menées, la commission a ré-

alisé un document écrit, intitulé " Culture et lien social. Quel accès à la culture dans un parcours d'insertion ? " édité par la Fnars Alsace au mois de mai 2002.

Elle a aussi initié notre rencontre d'aujourd'hui, dans le but de mettre en valeur les différentes actions culturelles, de pouvoir échanger sur nos pratiques et de créer des passerelles entre le social et la culture.

L'idée de rassembler en un même lieu et en même temps les travaux réalisés dans le cadre des ateliers des structures d'accueil et d'hébergement est apparue comme une action de valorisation à la fois pour les résidents et pour les professionnels.

Nous pensons que la culture n'est pas un luxe, qu'elle est tout aussi nécessaire pour vivre que l'emploi et le logement. Elle permet de redécouvrir le plaisir, le bien-être, des émotions positives, de partager, ce qui est essentiel autant que manger et dormir.

La culture, l'art, l'acte de création, l'expression de soi ne sont pas des cerises sur un hypothétique gâteau, mais plutôt les premiers pas nécessaires vers une reconstruction de soi. Elle permet d'éveiller chez des personnes en grande difficulté une prise en main de son existence, une mobilisation. Elle rend acteur de sa vie.

La culture est une ouverture sur une infinité de mondes, une ouverture sur le monde et sur les autres, par opposition à la fermeture et au repli qu'est l'exclusion. Vivre quelque chose ensemble c'est faire partie de la société, être relié au monde et aux autres.

Pour les membres de la commission, l'intérêt du facteur culturel dans un parcours d'insertion n'est plus à prouver. Cependant, elle suscite des questionnements quant à la manière dont elle est mise en œuvre concrètement dans nos pratiques.

Les questions que nous avons soulevé au cours de nos rencontres sont entre autres les suivantes :

Comment faire entrer la culture dans nos établissements ? Qui anime les ateliers ?

Doit-on faire appel à des spécialistes ? Comment éviter une stigmatisa-

sation supplémentaire ? Comment susciter l'envie et mobiliser autour des activités culturelles ? Comment évaluer nos actions ? Quels changements dans la relation ? L'accès à quelle culture ?

Parallèlement à nos convictions les questions restent nombreuses et des débats opposent les professionnels sur la place de ces pratiques dans le travail social.

La démarche culturelle y est souvent considérée comme secondaire. Elle passe après les problématiques de logement, de santé, ... selon une certaine hiérarchie des besoins. Elle est éventuellement considérée comme un plus à apporter à l'action sociale.

N'est-il pas temps de remettre en cause les habitudes et de légitimer une approche plus globale de la personne, de changer notre approche ? De faire évoluer la place de chacun et les regards portés les uns sur les autres ?

Nathalie Gendre, d'ATD-Quart-Monde disait ceci : " *A notre insu, notre regard sur les personnes dites exclues se porte toujours sur leurs manques. Avec la création, il s'inverse. On voit leur richesse. Chaque fois, c'est une révélation.* "

Osons donc nous cultiver ensemble !

L'insertion et l'exclusion sont pensées la plupart du temps en terme économique. Or, on ne peut nier l'importance du facteur culturel dans les situations de difficultés sociales et économiques car le facteur culturel cristallise les frontières mentales et symbolise l'appartenance sociale. Il exprime parfois violemment les inégalités sociales.

Quelques années après l'entrée en vigueur de la loi de lutte contre les exclusions, qui réaffirme dans l'article 140 " l'égal accès à tous, tout au long de la vie, à la culture, à la pratique sportive, aux vacances et aux loisirs " comme objectif national et incite à la mise en œuvre de " programmes d'action concertés pour l'accès aux pratiques artistiques et culturelles ", de nombreuses associations refusent d'en rester à la

seule affirmation d'un droit. Elles se mobilisent et prennent des initiatives dans les domaines de la culture et de la création artistique afin de rendre ce droit effectif.

Cet après-midi et cette soirée se veulent lieux d'échanges et de débats, placés sous le signe des rencontres, rencontres entre le social et la culture, rencontres entre usagers et professionnels, rencontres d'artistes, rencontres de cultures, rencontres de personnes tout simplement. Nous souhaitons qu'elles permettent à chacun d'avancer dans ses réflexions et de repartir un peu plus riche qu'avant.

Pour finir sans oublier les initiateurs de cet événement, je tiens à remercier tous les membres de la commission Culture qui se sont investis dans l'organisation et le montage de cet événement. Merci à eux.

Anouk Brocard, animatrice à la Fnars

Pour poursuivre sur les remerciements...

Pour leur soutien financier, le Conseil Général du Bas-Rhin, la Direction Départementale des Affaires Sanitaires et Sociales du Bas-Rhin, la Ville de Strasbourg, la Direction Départementale des Affaires Culturelles ; pour leur accueil, le centre socioculturel du Fossé des Treize et plus particulièrement Maxime Perrin pour son soutien logistique ; pour leur motivation et leur engagement, les LéOparleur ; et tous les intervenants pour leur contribution à cette demi-journée de réflexion...



Quand le social rencontre la culture

« La culture, un préalable indispensable à l'insertion sociale ? »

Jean-Marie CALYDON, Universitaire

Je remercie la Fnars de m'avoir invité à parler de culture et de social, en me proposant cette problématique à partir d'une question qui n'est pas évidente : la culture, un préalable à l'insertion sociale ?

Alors d'emblée, pour provoquer, je dirais que c'est très chimérique. En effet, nous avons l'impression que l'art, à l'écoute de cet énoncé, est encore quelque chose qui ne semble pas d'emblée possible, qu'il s'agit d'une audace, peut-être positive, une audace dans les pratiques, que de s'imaginer que la culture peut participer à l'insertion sociale.

Chimérique, d'autant plus que la culture est quelque chose qui généralement intervient auprès d'un certain public, c'est à dire inséré professionnellement. La culture occupe alors le temps des loisirs, le temps extra- professionnel. Dès lors, penser que la culture puisse venir à l'appui d'un travail d'insertion auprès d'un public désocialisé peut apparaître chimérique. Je trouve que cela est très audacieux et je remercie la Fnars de poser d'emblée la question de cette manière. J'y crois très profondément et si nous analysons ce qui se passe dans la société, nous pouvons penser que cette chimère finalement ...les obstacles qui pouvaient exister commencent à être levés. Pourquoi ? Je ne vais pas entrer dans une très longue approche théorique et analytique, mais je vais m'appuyer sur des constats.

Le premier constat est celui de la loi de lutte contre les exclusions du 29 juillet 1998 qui pose une chose très claire en matière de lutte contre les

exclusions : la question de l'interministérialité. Que faut-il entendre par ce terme administratif et politique, un peu barbare ? Il faut entendre que la culture aujourd'hui est approchée dans un contexte multiple, des champs d'activités multiples qui permettent à l'insertion de trouver sa place, à la fois pour des questions de santé, de logement, de justice sociale, mais aussi la culture. Ce qui veut dire qu'il n'existe plus de hiérarchie dans les mécanismes qui tendent vers l'insertion. La culture trouve une place, à supposé au moins égal à la santé, à la justice et autres champs d'activités qui peuvent intervenir dans l'insertion des personnes défavorisées et exclues. **Un principe est donc clairement posé : celui de la vie culturelle dans le champ de l'insertion.**

Ce premier constat est d'ordre politique, administratif. Il pose un principe que tout un chacun peut, dans le champ du social, interpréter, mettre en œuvre selon ses affinités dans le champ culturel.

Un deuxième constat sociologique qui relève d'une observation et d'enquêtes, et qui est largement diffusé dans la société, est celui de la représentation très élitiste que l'on peut avoir des institutions culturelles. Je parlais de chimère, à partir de cette question, mais néanmoins une chimère qui commence à être levée dans des principes énoncés par une loi, et une chimère que l'on peut lever par soi-même dès lors que l'on prend conscience de ce constat de l'élitisme qui frappe les institutions culturelles. Vous avez certainement déjà entendu dans les discours des

publics défavorisés mais aussi dans les discours d'un voisin et dans la pensée commune, c'est assez répandu : " L'opéra, c'est pas pour moi, le théâtre, c'est pas pour moi, parce que c'est compliqué, cela représente des choses qui sont liées à une appartenance sociale ". Bref, il y a dans la pensée commune une représentation qui se pose concernant le champ culturel. Force est de constater que cette représentation élitiste est encore plus forte chez les publics désocialisés, du moins chez ceux qui s'interdisent l'accès à la société par le biais de l'institution. Cette représentation très forte conduit à une sorte de sacralisation. Alors, c'est un peu paradoxal que de dire que c'est à explorer dans le champ de nos représentations : peut-être que les exclus sont ceux qui s'attachent plus que les autres à la société et à ses institutions. Pour ramener la culture dans le champ du social, il faut travailler cette désacralisation.

Un troisième élément est donc celui d'un travail de désacralisation. Travailler cette désacralisation, c'est inscrire aussi l'insertion dans le champ symbolique puisque c'est prendre le pari que, dès lors que l'on entre dans une institution qui est frappée de représentations élitistes très fortes, parfois, sur le plan symbolique, peuvent s'opérer d'autres entrées dans une société que l'on s'est vu interdite depuis des années déjà.

Andrée Pascaud, qui est ici, dirige les relations publiques du TNS (Théâtre National de Strasbourg) et sait très bien ce que signifie cette représentation élitiste pour des pu-

blics qui n'ont pas l'habitude de rentrer au TNS, un théâtre qui met en œuvre des textes ; des textes dont on croit qu'ils ne sont pas accessibles à tout le monde et c'est déjà à ce niveau là que la désacralisation doit être travaillée. C'est par ce travail que l'on peut commencer de procéder à de l'insertion par la culture.

Donc, si l'on tient compte de ce constat, en reprenant l'énoncé de départ " *La culture, un préalable à l'insertion sociale ?* ", on peut penser que l'hypothèse chimérique qui sous-tend cette question peut être levée par ce type de travail.

Donc, nous avons vu, à partir d'une loi et à partir d'un constat, qu'un mouvement peut être amorcé et qu'il appartient aux travailleurs sociaux de le mettre en œuvre et de le décliner avec une grande action au regard des publics auprès desquels ils interviennent.

Un quatrième élément que je souhaite amener est le suivant : à côté de l'entrée dans les institutions culturelles, c'est l'accès à la pratique culturelle. C'est à dire, qu'à côté de cette entrée qu'il faut favoriser pour lever cette chimère dans cet énoncé, il faut favoriser également les pratiques culturelles. Pourquoi ? Parce que, aujourd'hui, on le sait, les pratiques culturelles sont raisonnées comme de véritables projets d'entreprise. Ces " projets d'entreprises " supposent que l'on envisage un exercice professionnel dans le projet culturel, que l'on envisage un travail d'équipe, que l'on envisage une place reconnue à chacun. Ces projets promus au sein de l'institution qui accompagne les exclus dans leur insertion donnent à la fois à narcissiser (je laisserai Hèlène Kress, la psychologue intervenir sur ce sujet), et en même temps permettre, à travers un projet culturel raisonné comme un projet d'entreprise, une transposition de pratiques mises en œuvre dans ce projet culturel dans un champ professionnel dans le cadre d'une insertion. La culture peut donc servir de lien, en tout cas de

passerelles dans un monde professionnel, un monde d'entreprise au regard des efforts que j'évoquais : professionnalisation, aptitude au travail en équipe, rigueur,...

Donc, tout ceci reste possible à plusieurs conditions. Ces conditions sont importantes même essentielles : la culture dans le cadre de l'insertion libère un espace. Cet espace permet au travailleur social, à l'intervenant culturel, à l'artiste, et à l'usage des structures d'accueil de trouver le moyen d'une cohabitation, d'un échange. Lorsque l'on parle de culture, on pense souvent à la création, la créativité, le travail sur de l'imaginaire. Et à partir du moment où l'on raisonne culture dans le champ de l'insertion, cela permet la libération de cet espace qui lui-même permet d'envisager des pratiques sociales, des relations nouvelles et de servir, si l'on y croit, à un travailleur social.

Voilà la manière dont je souhaitais répondre à la question posée. Il y a des choses qui appellent à être questionner et je suis pour le débat interactif.



« De soi à l'autre : l'objet culturel »

Hélène Kress, Psychologue clinicienne

formation indispensables à la maturation de la psyché.

Je souhaite tout d'abord remercier la commission Culture de la Fnars Alsace de m'avoir invitée aujourd'hui et de me donner ainsi l'occasion de mettre en forme les conceptions qui sous-tendent et légitiment une pratique qui me tient à cœur ; une pratique relevant de la dimension artistique et culturelle dans les champs du travail social et thérapeutique.

Je participe de ces deux mondes professionnels depuis quelques temps déjà et au-delà des points de vue éducatifs, sociaux et cliniques, des rencontres singulières m'ont permis de me familiariser avec le monde de la création et m'autorisent aujourd'hui à rendre compte de ces processus spécifiques...

A travers l'hébergement c'est toujours un travail d'accompagnement dans un temps du parcours de vie : un accompagnement social, éducatif, et aussi parfois thérapeutique.

Nos publics sont issus d'horizons divers, de problématiques variées, de structurations psychiques multiples.

Et tous, nous nous demandons un jour comment, par un dispositif suffisamment fixe pour être fiable, nous pouvons accueillir, au sens plein du terme, des personnes si diverses ?

De plus en plus de groupes d'activités voient le jour.

Proposer des temps d'activités reliés peu ou prou au champ culturel, c'est proposer un cadre hors nos pratiques sociales, éducatives ou thérapeutiques traditionnelles ; un cadre où nous nous engageons dans cet espace intermédiaire qui nous transporte du plus intime au plus universel.

Nos métiers, nos pratiques, aussi nécessaires soient-elles, requièrent ponctuellement de se justifier sur un fond théorique et après la belle pré-

sentation de Jean Marie Calydon je tenterai de vous apporter quelques éléments de référence à la métapsychologie freudienne, notamment par des concepts de Winnicott, Anzieu et Piera Aulagnier.

Toutes sciences - fût-elle humaine - relèvent de deux mouvements : l'induction et la déduction qui par les allers - retours de la pensée entre pratique et théorie qu'elles imposent nous permettent d'affiner notre jugement des réalités que nous rencontrons quotidiennement.

Je vous propose donc deux parties et, conformément à ma propre démarche, la pratique précèdera la théorie.

De la pratique...

Ma pratique actuelle au centre d'hébergement et de réinsertion sociale et au centre provisoire d'hébergement à Aléos ne me permet pas de vous apporter une situation ; le groupe accueille des familles à potentialité créatrice venant tout juste de naître.

Je ne peux que rapporter la première satisfaction de ses participants à y trouver de la terre et des jeux : une rencontre attendue semble prendre vie !

C'est donc depuis ma pratique précédente que je vous présenterai " Georges et les dragons ailés " : j'évoquerai une lecture de cette situation à travers la description des cinq phases du travail créateur de Didier ANZIEU (Le corps de l'œuvre, 96).

Georges, la quarantaine est entré en hospitalisation à la demande du maire pour grabuge sur la voie publique : armé d'une masse il démolissait furieusement un véhicule. Quinze policiers et autant d'infirmiers parviennent à le mener jusqu'à la cellule du service. Les premiers compte-rendus médicaux et infirmiers font état d'une agitation extrême et destructrice. Il est "hors de lui", "forcené"...

Très rapidement cependant (en quelques jours) il explique son geste : Georges est ouvrier métallur-

ARGUMENT

Accueillir, au sens plein du terme, des personnes diverses, des problématiques changeantes : c'est le défi quotidien des centres d'hébergement. Des accueils médiatisés, des groupes d'expression et des ateliers divers voient le jour dans la plupart des structures.

Au niveau conscient, le travail de mise en représentation permet une reconnaissance et une revalorisation de soi, aide à la communication.

Au niveau inconscient, dans ces nouveaux cadres, si nous laissons au médiateur la place maîtresse qui lui revient, peuvent se déployer des processus spécifiques : le processus créatif permet de rejouer son rapport au monde, depuis les prémisses de soi et de l'autre.

Dans l'espace culturel, héritier de l'espace transitionnel (au sens Winnicottien), se déploient les mécanismes d'intégration et de trans-

giste dans le bâtiment : soudeur, ajusteur. Son patron lui refuse une xième augmentation et l'a humilié par une non reconnaissance de sa valeur et de son ancienneté. Plutôt que de "démolir" son patron, il a préféré s'en prendre à sa propre voiture, son moyen de locomotion : attaque du lien classique des actes destructeurs. C'est avec l'un de ses outils et contre son propre véhicule qu'il a déchargé sa pulsion destructrice. Bien sûr il était fortement alcoolisé lors de sa rage ; bien sûr son acte est démesuré...mais au-delà de ces auto-critiques la haine reste entière. Déliaison des pulsions de vie et de mort, retournement contre soi de la violence.

Le traitement neuroleptique vise à éviter une nouvelle rage, et une orientation vers l'atelier est posée. C'est à l'atelier que je rencontre pour la première fois Georges. Georges est impressionnant : il pèse près de 100 kg pour 1,70 m. Il est trapus et parle très peu, mais d'une voix douce.

Mais d'abord un mot du dispositif et un hommage à sa fondatrice qui, bien que Lyonnaise et absente aujourd'hui, participera de cette présentation.

Christine Challard, infirmière psychiatrique et artiste, a fait naître puis vivre et prospérer un atelier d'art thérapie au sein de l'hôpital psychiatrique de Saint Cyr au Mont D'Or. J'étais alors en poste dans cet hôpital et pendant 8 ans j'ai accompagné des patients et des groupes dans cet espace. Christine l'a orienté vers la sculpture (groupe que depuis près de six mois elle tente d'amener vers des matériaux plus durs que la terre ; mais le groupe dans sa dominante orale passive résiste à "attaquer" des matières plus solides) ; elle a pressenti dès leur première rencontre qu'il participerait de son mouvement vers le solide...

Sur la proposition groupale de travailler sur le visage / le masque à partir de matériaux de récupération, Georges s'empare de cette consigne et réalise rapidement et finement un visage en deux moitiés : un coté doux, reposé, aimant ; l'autre violent

et coléreux. Le milieu est une faille mais le cerveau (fait d'un écheveau de fils électriques en désordre) est commun aux deux moitiés. Il dit penser à ce visage d'une semaine à l'autre, il apporte des outils et des objets de chez lui. Quand le groupe salue sa dextérité et le résultat obtenu il dit humblement "c'est mon monde". Perceuse, vis, clou...Il parle peu, très peu, mais aide le groupe par des gestes techniques appropriés. Il hésite beaucoup au moment de commencer la peinture (ce n'est pas son monde : la décoration, l'artifice). Il utilisera pour les deux demi-visage la même gamme de couleur mais dans des intensités différentes (non un clivage, mais sans doute des isolations de parties du moi). Son personnage a un cerveau, une vie psychique ! Et c'est cela qu'il peindra en dernier, à nouveau sans répéter la césure du visage.

Ce visage est sa présentation au groupe : autoportrait et questionnement sur son geste. C'est aussi une participation au mouvement diagnostique qui s'effectue autour de lui et à son sujet. Sa première œuvre est rassurante en ce qu'elle parle de l'existence d'une instance unificatrice, d'un moi non clivé même si elle laisse ouvertes les questions d'un clivage corps- psyché.

◆ La première phase décrite par Anzieu comme celle d'un saisissement est une crise intérieure, elle présente les caractères d'une dissociation ou d'une régression du Moi. Elle est partielle, brusque et profonde et prend un caractère quasi hallucinatoire. Ici il y a eu mise en acte de la crise mais le Moi est resté partiellement conscient et Georges a pu rapidement expliqué son geste. La deuxième phase décrite par Anzieu est celle d'une prise de conscience d'un représentant psychique inconscient. Le Moi rapporte de l'état de saisissement un matériel réprimé, refoulé.

Le temps de réalisation du masque amène Georges à reconnaître en lui une part destructrice phénoménale. Ce moment de vie est pour Georges l'entrée dans un mouvement de réin-

tégration d'un état clivé et jusqu'alors refoulé et contre investi dans son métier. Lui qui n'avait jusqu'alors réalisé que des objets fonctionnels, lui qui œuvrait avec ténacité à construire des charpentes métalliques découvre avec étonnement sa violence interne, mais aussi sa capacité à se représenter et à jouer.

Sa coopération est effective dans ce cadre alors que dans le service, son attitude est de fermeture et d'opposition. Une relation plus étroite avec le corps soignant va naître depuis l'atelier où la reconnaissance et la mise en pratique de son savoir-faire lui permettent une relation au groupe au delà de son attitude quasi mutique. Une entraide avec certains nous confirme un regard lucide et doux sur les autres simultanément à une attitude encore potentiellement violente.

L'indication médicale vers l'atelier est maintenue.

La "consigne" suivante du groupe est le Totem. Georges fera un hibou de métal, massif et finement ciselé. Il travaille lentement et mettra plus de 8 mois à finir cette pièce.

Son plumage est soigné ; il est fait de toute une ménagère (clin d'œil à la destinatrice de son hibou). Pour le corps, des pièces de sa voiture détruite sont utilisées : il finit de la "démonter".

◆ L'année suivante c'est à la réalisation d'un aigle en vol qu'il travaille, à partir de plans élaborés depuis des photos il découpe chaque plume dans des feuilles de métal achetées pour l'occasion par l'atelier. Travail de découpe, de soudure... Il aura fallu un an pour que cet aigle soit achevé. Une année durant laquelle la haine se lie en colère. Pendant ses permissions, il répare sa voiture mais il ne démord pas d'obtenir un licenciement à son avantage et s'enferme dans une attitude obtuse vis à vis de son entourage.

◆ Le troisième temps du travail créateur est celui où ce représentant psychique devenu conscient va s'ériger en code organisateur de l'œuvre en choisissant un matériau apte à le doter d'un corps. De cette phase

Georges ne dit rien mais on voit naître le hibou puis l'aigle et l'on sent bien que Georges se livre à travers ces deux créations à tout un travail de liens entre des pensées éparées, des savoir-faire multiples. La pensée préconsciente a repris son travail; il en témoignera dans l'après coup notamment dans les entretiens par toutes les évocations et rêves.

◆ La quatrième phase créatrice est celle de la composition de l'œuvre dans ses détails. Georges s'y donne avec un entêtement fabuleux, une précision extrême. Les compromis à accepter de par la résistance même des matériaux utilisés sont nombreux et toujours Georges trouve une solution; sans faillir il réalise la chouette puis l'aigle. Allant même d'une œuvre à l'autre avec plus d'entêtement encore à représenter les paradoxes de la douceur prise au piège de la raideur et de la froideur du métal, la mise en articulation du féroce et de la douceur, de la plume et du bec, du lourd et du léger... paradoxes de sa vie... incision et cicatrization.

◆ La cinquième phase, celle dite de la production au dehors de l'œuvre, celle qui exige que le créateur ai surmonté ses ultimes inhibitions, sentiments de honte ou de culpabilité aura lieu, avec la chouette d'abord dans le cadre familial, puis avec l'aide non négligeable de Christine organisant une exposition de l'atelier où la chouette (revenue provisoirement du salon familial) et l'aigle seront, les pièces maîtresses. Leurs effets sur le public sont intenses. Didier Anzieu dit que l'œuvre produite stimule chez son public la fantaisie consciente, le déclenchement de rêves nocturnes, l'accélération d'un travail psychique...

Ces œuvres là auront sans nul doute permis en moi des liens entre pensée personnelle et professionnelle. Une circulation fantasmagique renouvelée. N'ai-je pas surnommé Georges en pensant au saint qui terrassa le dragon...et délivra la princesse d'une mort certaine ? Cet homme poursuit son travail à l'atelier et réalise en ce moment même un dragon ! Il grave aussi ou plutôt cisèle

au burin des figures de la mort, exorcisant sans doute ainsi les fantasmes d'ogres et de mort qui le hantaient inconsciemment encore il y a quelques 6 ans.

Si le saisissement a lieu, alors on est passé d'une activité occupationnelle à une activité créatrice. Alors, on passe d'un comportement social et socialisant, à un travail interne, un possible remaniement de son rapport au monde et aux autres.

Les temps 3, 4 et 5 assurent le passage de la créativité à la création, du jeu à l'élaboration d'une œuvre, d'un espace potentiel à l'espace culturel, de soi à l'autre.

Pendant la réalisation de l'aigle, il s'ouvrira à Christine sur des difficultés dans le couple (il est marié et à deux enfants adolescents).

Elle le pousse à venir me voir au CMP et c'est sur le socle du respect mutuel né dans l'atelier qu'il parvient à pousser la porte de mon bureau. Là les mots, rares, sont précieux : il ne parle plus à sa femme depuis 3 ans ; il ne veut pas l'abîmer de toutes ces violences sociales ; " une femme ça se préserve, ça s'installe dans un nid douillet ". Son père ne parlait jamais à sa mère. Il comprend qu'elle en ait marre : elle parle de divorce. C'est irreprésentable et la violence tend à reprendre vigueur. Il ne sort plus en permission que pour venir me voir ! Alors même qu'il offre enfin à sa femme la chouette faite pour elle, il évoque son premier cadeau – souvenir écran sans nul doute, c'est à dire souvenir condensant divers aspects de son monde psychique d'alors.

Son premier cadeau : il avait environ 5 ans et jouait sur un tas de gravillons dans son quartier " quart monde " ; un ami de son père éméché peut-être un peu plus qu'à l'habitude lui dit qu'il ne faut pas jouer ainsi, que la vie est trop féroce et dans une transmission folle lui donne un couteau ; une arme véritable qui a fait l'Indochine et à tué des hommes. Il pourra désormais se défendre ! Quand il évoque cette scène qui lui est revenue en rêve je sens combien les fantasmes de cet homme ont pris corps en ce petit garçon, combien

cela lui expliquait les attitudes de son père aimant mais détruit et destructeurs; combien ses rêves d'enfants ont été anéantis par le rôle de justicier qui lui incombait.

Dans ses meilleurs jours son père était ferrailleur ; allant ainsi défaire le monde d'un acier devenu morbide. Son contrat narcissique au sens de Piera Aulagnier semble être de lutter toujours pour rétablir l'amour et l'ordre dans un monde hostile et morbide. Samaritain, paladin de la cour des miracles, il avait charge de réparer sans cesse les destructions du monde. La contre partie de cette "mission" somme toute sympathique est de rester toujours dans ces fantasmes de violence et de mort.

La relation à sa femme continue de se défaire mais sans plus de haine. Il la respecte et l'aime. Il aime ses enfants aussi. La chouette est installée au salon et peut-être remplace-t-elle un peu les mots disparus du couple (elle les collectionne; objet fétiche sans doute – liant le noir et les phobies féminines). Délivrant la princesse d'une mort certaine, Georges l'a enfermée dans une cage protectrice devenue à la force des années une prison de silence.

Il accepte l'aide d'une association pour se trouver un autre logement et c'est tout un travail d'intégration de son "monde " qui a alors lieu. Georges n'a jamais quitté son quartier de naissance si ce n'est pour aller sur des grands chantiers de constructions (pont...). Il a marié la plus belle fille du quartier. Ils se connaissent depuis toujours ... et c'est de ce toujours là dont il a à se dépendre. Séparation salutaire sans doute pour l'épouse mais aussi pour lui puisque, enfin, il est amené à se différencier de son assignation sociale et familiale. Stupéfait et blessé il voit ses amitiés fondre au "soleil" de son hospitalisation. On fuit le fou qu'il représente alors.

A l'atelier il n'est pas fou, il est créateur !

Si la création peut, ainsi que pour Georges, être une alternative à la pathologie et à la violence, c'est que le processus créateur s'enracine dans les processus archaïques de la pensée; prend sa source dans ces

moments de l'avènement du sentiment d'être et des premières relations aux premiers objets.

Les artistes, sans être d'une autre espèce, ont cela de particulier qu'ils explorent sans relâche la formation (la mise en code, en forme) des perceptions internes et des représentations primaires. Les créateurs explorent le passage du primaire au secondaire, les processus d'intégration - d'unification - , travaille la collusion du corps et de la psyché.

J'en arrive donc ainsi à la seconde partie de mon propos ; partie théorique qui bien que brève ici est indispensable à la rigueur scientifique.

De la théorie...

Winnicott affirme que l'espace potentiel est le précurseur de l'espace culturel ! C'est donc bien dans ces rapports de trouvé- créé qu'il a si bien su décrire et théoriser que la pensée humaine se dégage des seuls processus primaires, trouve la capacité de représenter, la capacité de relation à soi même, aux autres et au groupe social.

Winnicott a théorisé le développement émotionnel à partir des concepts de Soi et de réalité interne. Je reviendrai rapidement sur le concept d'*intégration* utilisé dans l'analyse de la situation et un peu plus longuement sur la notion d'*espace potentiel* ou *transitionnel*.

L'intégration du moi se base sur la continuité de la ligne de vie et débouche sur l'acquisition d'un état unifié. Mais la réalisation du "je suis", le rassemblement des noyaux du moi peut seulement avoir lieu dans l'environnement procuré par la mère suffisamment bonne... Une mère qui assure la fonction de soutien (*holding*) c'est à dire qui, non seulement apporte la satisfaction des besoins physiques mais aussi renforce le moi immature de l'enfant parce qu'elle a " à l'esprit l'enfant comme une personne entière " ; soutien psychique.

Dans la mesure où la mère est fiable l'intégration se poursuit en permettant à l'enfant de vivre sans danger pour sa continuité personnelle, des moments d'états non intégrés – des

moments de calme de détente, des moments où l'on se sent rattaché aux choses et aux personnes sans excitation alentour - *capacité à être seul* -. Dans ce cadre, la perception ou la pulsion sera ressentie comme réelle et constituera vraiment une expérience personnelle, un sentiment d'intégrité personnelle.

La mère introduit progressivement l'enfant à la réalité des choses (*presentig-object*). La présentation du monde se fait à petites doses, au moment précis où l'enfant a besoin de l'objet. Alors l'objet est tout à la fois "trouvé et créé" par l'enfant ; stade de la toute puissance nécessaire aux premières relations d'objet. L'objet survit toujours même s'il est toujours en train d'être détruit ; découverte de son pouvoir créatif.

Que l'on soit ou non croyant, Winnicott nous dit que pour être suffisamment bien portant il nous faut croire suffisamment ... que le ciel ne va pas nous tomber sur la tête...

Avoir une mère suffisamment bonne pour croire que l'on pourra trouver à nouveau dans le monde l'objet de notre désir. Stade de l'objet subjectif. Dépendance absolue.

L'espace potentiel est une aire intermédiaire entre la subjectivité et l'objectivité; aire de l'illusion qui laisse en suspens la question de la distinction entre la réalité et la fantaisie (aire du jeu (*playing*) et de la créativité) entre le moi et le non-moi.

Un espace où l'on ne demande pas si l'objet a été trouvé ou s'il a été créé ! Aire d'expériences ; aire de passage des états non intégrés à un état intégré. Penser ou fantasmer se rattache à cet espace. Jouer aussi ! En fait Winnicott appelait le jeu une expérience, et appelait une expérience satisfaisante un jeu. Les deux impliquent une "aperception créative" qui, parallèlement au développement cognitif, permet à l'individu d'atteindre l'indépendance "*en l'engageant dans un échange significatif avec le monde, un processus à double direction où l'enrichissement du soi alterne avec la découverte de la signification dans le monde des choses vues*". (cf. le rôle de miroir de la mère, Winnicott, Jeu et Réalité).

Le socle des entretiens avec Georges a été le respect mutuel né de la rencontre dans cette aire de créativité, la sécurité de rencontrer là un espace de création d'une parole unique.

Ne pas nommer trop vite, du dehors, ce qui du dedans tente de prendre forme et couleur, tente de prendre corps, de s'intégrer (unifier corps et psyché) dans une expérience du Soi.

Ce qui émerge là (dans un cadre où la parole ne peut-être que périphérique ou après-coup) prendra corps dans la matière, se mettra en travail dans la matière. Et si par ailleurs, par après, par en plus, une parole cherchant le sens est possible ce sera avec prudence et respect. En se référant à la "technique" de l'analyse des rêves. La parole ne sera même sans doute qu'un témoignage du travail de la conscience qui parfois se fait simultanément au travail de création, ce travail du corps et de l'inconscient au prise avec le médium.

Pas plus que l'étude symbolique suffit à analyser un rêve, pas plus une lecture des signes, des formes ne peut suffire à sentir le sens d'une œuvre pour son créateur ou pour son public. Il faut sûrement se laisser aller à la règle associative, aux libres jeux des liaisons psychiques.

Dans une pratique créative nous puisons dans nos propres histoires tout autant que dans notre humanité, histoire universelle, pour mettre en expression et en élaboration nos questionnements intimes. C'est pourquoi l'œuvre, support de ce travail, a cette capacité d'actualiser une pensée et une émotion pour son créateur mais aussi pour son public ; communication interpersonnelle largement inconsciente.

Dans ces nouveaux cadres, si nous laissons au médiateur la place maîtresse qui lui revient, peuvent se déployer des processus spécifiques tant au niveau de l'inter psychique (de la relation) qu'au niveau intrapsychique (remaniements internes en lien avec les phénomènes transitionnels, la capacité à être seul et le jeu).

Pour conclure...

Après bien des questionnements, parfois envieux, des psy vers les artistes, quand de nos jours les psychanalystes se mêlent d'art, c'est soit pour se risquer eux-même à leur propre saisissement créatif soit pour témoigner, accompagner et reconnaître le processus créatif comme étant en lui-même un cadre de mise en transformation de soi.

Faire une psychanalyse, une psychothérapie, du yoga, du modelage, de la peinture, de la musique, de la recherche scientifique... (les métiers sont parfois vécus comme des arts) ça peut-être – ou non- l'occasion d'un travail créatif de soi et / ou d'une œuvre.

Ce qui est nécessaire c'est ce passage par un état non-intégré, cet espace potentiel, dont le Moi rapporte un élément à la conscience et permet le travail du préconscient de liens et de mise en forme.

Faire quelques-unes de ces choses, c'est non seulement laisser advenir et expulser des éléments encombrants ou gênants (d'où l'inquiétante étrangeté ressentie devant de nombreuses œuvres), c'est aussi mettre en transformation, en élaboration, cette première production.

L'être humain passe sa croissance (sa vie pour certains) à affiner, à moduler, à préciser, les messages émis, afin de parvenir à quelque peu de satisfaction, de reconnaissance et d'estime.

Créer c'est sans doute pour un temps retrouver quelque toute puissance et la perdre à nouveau, y renoncer et participer de processus secondaire (transmission de savoir et de techniques) dans le temps même de l'élaboration de l'œuvre par la résistance ou la fluidité de la matière : "ce réel là", l'emprunte que je peux y faire; y imprimer moi et plus que moi, mes affects : triste, heureux, coléreux...

L'art c'est donc aussi ce qui nous relie à l'ici et maintenant, à nos techniques, à nos cultures, et à la transmission culturelle de tout cela.

On ne crée pas à partir de rien, nous dit Winnicott, mais bien à partir de ce qui a été trouvé jadis.

J'espère vous avoir sensibilisé ou

Références bibliographiques

- Didier ANZIEU *Créer Détruire*, Liège, Gallimard, 1996.
Le corps de l'œuvre, connaissance de l'inconscient, Gallimard, 1986.
- W.R. BION *Transformations.*, Bibliothèque de Psychanalyse.
- Jean GUILLAUMIN *Psyché : études psychanalytiques sur la réalité psychique*, Paris, P.U.F.
- Gisela PANKOV *L'être-là du schizophrène*, Aubier Montaigne, 1987.
- D.W. WINNICOTT *Jeu et réalité.*, Paris, Gallimard, 1975.
Conversations ordinaires, Paris, Gallimard, 1988.
- Piera AULAGNIER *Un interprète en quête de sens*, Petite Bibliothèque Payot, 1991.

confirmé, au fait que l'objet d'art, l'objet culturel, nous mettent en relation à l'autre dans la mesure où ils nous mettent en relation à nous-même de façon authentique, de notre plus intime au plus universel.



Questions et débat avec la salle...

Marie-Françoise Bour, infirmière à la Cité Relais (Centre Hébergement et de Réinsertion Sociale)

La pratique de la culture et la pratique de l'art quel qu'il soit dans un contexte social est-elle forcément accompagnée de la notion de thérapie ?

Hélène Kress

Dans mon esprit, ce sont deux démarches non pas concurrentes, non pas rivales, mais deux démarches peut-être finalement de même nature. A mon sens, ce qui est impor-

tant, c'est de ne pas nommer trop vite les choses. Je pense que si la parole a lieu, ce sera en plus, par après. Le créateur a besoin de ces silences. Parfois, une thérapie simultanée peut aider à faire naître des œuvres parce que ce n'est pas facile d'être artiste, surtout quand on en n'a pas l'identité. Les personnes qui depuis "petits" savent qu'ils vont faire cela, ont fait tout un travail de prise de possession : cette identité de créateur. Je crois que beaucoup de ceux que l'on rencontre deviennent créateurs malgré eux parce que les accidents de la vie les ont obligés à retourner puiser dans ce tréfonds d'eux-même, leur identité et leur besoin d'élargir cette identité.

Le but thérapeutique doit s'effacer devant la création quand c'est la création qui est en œuvre.

Je suis aussi pour que les ateliers de création soient menés par des artistes. Qu'il y ait des accompagnements par des éducateurs, des travailleurs sociaux, des psychologues, pourquoi pas, et je pense avoir avec Christine Challard et son atelier au sein duquel j'ai travaillé près de huit ans, je l'ai aidée, elle, à contenir ses groupes et à cheminer, à supporter des mouvements parfois difficiles dans ces groupes, bien plus que je n'ai voulu poser des interprétations ou quoi que soit. Le sens vient dans la création.

Jean-Marie Calydon

Je souhaite également réagir car il me semble que cela peut être dangereux, c'est peut-être un terme un

peu excessif, mais il faut bien différencier et séparer les choses.

Tout à l'heure, je parlais d'un espace qui peut être libéré justement lorsque la culture vient au secours de l'insertion afin de pouvoir faire cohabiter à la fois le travailleur social, l'usager et l'artiste.

Je crois que **si la culture vient dans le champ de l'insertion, il ne faut pas la soustraire à une pratique ou la distraire de ce qu'elle est censée représenter dans la société** : ne pas la soustraire à une pratique purement sociale ou à vocation de nature proprement thérapeutique.

Cela peut être le cas et un artiste peut, pour des raisons très personnelles, tenter de régler des choses avec soi-même, et c'est tant mieux. Mais il ne faut pas, pour lui, que ce soit vécu systématiquement comme tel, sans quoi la culture n'a plus lieu d'être, n'a plus de reconnaissance sociale, elle n'a plus d'existence dans la société.

Et puis surtout, ce serait laisser entendre aux usagers qu'ils viennent à des pratiques culturelles uniquement dans le but de se soigner ou de traiter quelque chose. Et c'est faux : on vient là parce que l'on a quelque chose à faire, quelque chose à dire, quelque chose à écrire, à exprimer avec ses mains, et cela doit s'arrêter là : ce n'est pas nécessaire systématiquement de poser une analyse sur ce qui est fait.

L'exposé d'Hélène Kress était remarquable et très intéressant et c'était bien en lien avec quelque chose de "posé", c'est à dire que quelqu'un est venu avec quelque chose qui relevait d'un problème et qui nécessitait des soins. Ce n'est pas forcément le cas pour des usagers qui viennent fréquenter, par exemple, l'accueil Printemps (accueil de jour de l'association Horizon Amitié) et qui ont envie, avec leurs mains, de réaliser quelque chose. Il faut que ce soit autonomiser. C'est pour cela que je parle d'un espace où doivent cohabiter et se créer quelque chose entre le travailleur social, l'usager et l'artiste. Je crois qu'il serait dangereux, en tout cas il serait difficile que le travailleur social devienne artiste.

Alors le travailleur social peut être artiste, c'est à dire qu'il peut avoir une pratique artistique qu'il va vivre parce que lui même a des dons et quelque chose à exprimer mais il ne faut pas non plus forcément que ce soit sa pratique professionnelle qui lui impose la pratique artistique.

cun, dans nos sociétés où l'on est hyper individualisés, de se sentir être lui-même : avoir son propre vécu, son propre ressenti à l'œuvre et aussi participer d'un mouvement plus général, plus collectif.



Andrée Pascaud

Je souhaite poser une question à Hélène Kress : j'aimerais que vous nous disiez ce qui se passe pour des gens qui ont accès à l'art, non pas pour le pratiquer mais pour le voir, l'entendre, le regarder. Qu'est ce qui se passe ? A quoi cela sert ? Est ce que cela sert à quelque chose ?

Hélène Kress

Merci de me poser cette question puisque c'est précisément de cette manière que l'art, pour le coup, n'a pas de chance de se justifier...c'est un état de l'être humain. C'est sans doute par l'avènement de l'art que les anthropologues dissocient combien l'humanité est devenue ce qu'elle est. Je pense que les travaux de Winnicott et d'Anzieu, notamment, ont pu permettre de comprendre combien l'art nous touche dans notre plus intime, d'un point de vue de spectateur, de promeneur dans les musées ou dans les conférences (pourquoi pas car je pense que la science est un art). Ce promeneur là va peut-être d'un état de rêverie à un autre état de rêverie. Il y a là une chaîne de transmission ou plutôt une chaîne humaine, non pas seulement conceptuelle mais aussi corporelle : l'art se ressent dans le corps, dans cette zone de communication de soi-même à soi-même où il s'agit bien d'intégrer ses vécus corporels. " Cette œuvre là me touche ".

Il y a donc par l'art, partage de messages à la fois très intimes et à la fois très universels. A Lyon, il y avait eu un colloque, il y a quelques temps, autour de la pratique artistique qui s'intitulait " De l'intime à l'universel ". Je crois que l'objet culturel permet ce passage où tout un cha-

Table ronde

Illustrations présentées par les membres de la commission culture

« La légitimité de la pratique culturelle »

Eric Meyer, Artiste plasticien, Association Horizon Amitié

Je pratique la sculpture, je suis artiste, indépendamment de mon travail à l'Accueil Printemps. J'ai la lourde tâche de légitimer l'art à la fois auprès de vous aujourd'hui et auprès de notre public.

C'est au sein même du milieu des artistes, que l'on entend les pires propos sur l'art. J'ai retrouvé cette citation de l'artiste new-yorkais Barnett Newmann que je cite de mémoire : " La sculpture, c'est l'objet contre lequel on se cogne lorsqu'on recule pour regarder une peinture".

Fort de ce préambule et pour illustrer ce qui a été dit - je ne vais pas définir ce qu'est l'art, je n'en ai pas la légitimité, mais dissociations l'art de la culture. La pratique des arts plastiques est en effet un élément parmi d'autres de la création culturelle.

Rappelons que les premières peintures murales remontent à plus de 15 000 ans avant notre ère. Déjà la peinture participe du sacré de la vie des hommes. Rappelons encore que son apparition est antérieure à celle

de l'écriture (- 5000 ans av. J.C). Cela fait donc "un certain temps" que l'art a pris sa place. Il est important de le souligner et de le dire.

En matière de création, qu'en est-il actuellement ? Disons que l'artiste, depuis le début de l'ère moderne, depuis le début du XXème, a cherché à s'affranchir du couvercle des contraintes sociales et s'agissant de notre propos des contraintes esthétiques. Je fais souvent un parallèle avec les enfants, l'exemple est certes un peu "bateau", mais il est vrai que dans leurs premières années, les enfants paraissent assez désinhibés par rapport à cela. Ce couvercle de contraintes éducatives fait qu'avant l'adolescence déjà, l'individu se conforme à des schémas esthétiques bien définis en oubliant un peu l'aspect jubilatoire de l'art. On s'aperçoit que les enfants qu'on laisse s'exprimer et qu'on écoute se développent beaucoup plus harmonieusement que ceux que l'on oblige à se taire et que l'on met devant la télé, véritable rouleau compresseur de la pensée et de l'esthétique. L'artiste semble avoir réussi à échapper à ce processus.

Les contraintes sociales évoquées ne se résument pas seulement à "se tenir correctement à table", ou "faire comme les grandes personnes". Elles nous évitent le chemin de la transgression, d'une certaine manière. J'entends la transgression comme un outil de progrès dans le

travail d'affirmation de soi.

Voilà donc un premier point pour tenter de démontrer la légitimité de la pratique artistique. L'art est omniprésent, je dirais par boutade au même titre que les extra-terrestres dans la série "les envahisseurs", mais on ne s'en rend pas compte. Dans sa représentation la plus modeste, il est présent par exemple sous la forme du calendrier des postes, formule kitsch d'une esthétique chère aux artistes amateurs de second degré, mais archétype d'art populaire. Citons également les nombreuses reproductions de standards de la peinture, telles "la Joconde" de Léonardo ou "l'Angélu" de Millet, autant de "tubes" aussi nombreux que les charentaises. En dépit de cela, nombre de nos concitoyens s'interrogent encore sur l'utilité de l'art entendu comme pratique socialement reconnue et porteuse de valeurs positives, au même titre que la travail, en dépit de son actuelle rareté.

Je vous propose à présent deux axes parallèles pour vous parler de l'importance de la part de l'art dans notre société : l'aspect politique et l'aspect économique.

❶ Concernant l'aspect politique, il n'est aucun Régime au monde qui n'ait pas pris en compte le fait culturel, y compris dans le domaine des Arts Plastiques.

Je prendrais l'exemple de pays totalitaires, qu'il s'agisse du National Socialisme ou du Stalinisme, lesquels ont toujours voulu créer un art officiel, la culture étant instrumentalisée dans le but de former un "Homme Nouveau". Ils ont donc interdit ce qui existait avant, faisant table rase non pas du passé mais de la modernité, dès lors gênante. Ainsi le IIIème Reich avait dénoncé la peinture expres-

sionniste, la qualifiant "d'art dégénéré". En effet, cette esthétique dénoncée par le régime ne correspondait pas au schéma de ce que devaient être la peinture et la sculpture entendues comme outils d'éducation des masses, donc des artifices de propagande, avec par exemple, la femme allemande portant ses nattes, etc... Le régime soviétique procédait de manière similaire, en adaptant le discours, dénonçant "l'art bourgeois" ou "décadent".

Si le régime totalitaire utilise l'art comme arme politique, il en est de même dans le régime démocratique. Prenons l'exemple de la France, qui s'enorgueillit d'être riche culturellement. On parle toujours du "rayonnement de la France", au delà même de la sphère de la francophonie. Ou encore l'exemple Américain, qui en dépit de l'aspect caricatural de ce que l'on dénonce comme "sous-culture" démontre que la boursoffluence économique des Etats-Unis déborde sur une présence culturelle planétaire. On ne s'en rend pas forcément compte, mais autant pour l'homme des cavernes et ses peintures au caractère sacré, l'Art est aujourd'hui porteur de valeurs, qui à défaut d'être magiques n'en sont pas moins synonymes de puissance, de pouvoir et de finance.

⊗ Concernant l'aspect économique, l'art est aussi un enjeu marchand considérable. Déjà, il est créateur d'emplois ! Je n'ai plus les chiffres réalisés chaque année par le commerce de l'art et du loisir créatif des peintures que l'on s'achète pour faire l'amateur. Voilà donc un élément à ne pas négliger.

Je parlais tout à l'heure d'art omniprésent. Au début, l'artiste travaille dans une forme d'anonymat. Lorsqu'il parvient à être très célèbre, son œuvre est commercialisée, médiatisée et le domaine public s'en accapare d'une certaine manière, car l'œuvre d'art devient un élément de notre imaginaire commun. Je prendrai l'exemple de Picasso dont le nom est devenu une "pointure". Au risque de choquer, on peut considérer que son esthétique est devenue un objet

de consommation courante au même titre que beaucoup d'autres choses... Aussi n'est-il pas étonnant de voir son nom orner une voiture des familles. Les musées réalisent une partie de leur chiffre d'affaire non pas uniquement avec les entrées des visiteurs, mais avec ce qu'on appelle les produits dérivés, c'est à dire reproductions de peintures, cartes postales, objets ou monnaies portant une petite œuvre sur le cadran.

Dans certains pays du genre des paradis fiscaux, le pognon placé dans la création artistique devient un outil de blanchissement d'argent. Loin de cet exemple extrême, il est pour l'entreprise une façon toute légale d'amoindrir la charge fiscale dans des investissements d'image... Belle illustration du trio infernal argent, prestige et pouvoir.

Concernant ma pratique au sein de l'Accueil Printemps, j'ai une approche évidemment beaucoup plus modeste. Moi-même en tant qu'artiste je suis pris dans le paradoxe suivant: la pratique de l'art relève de l'activité libérale, au sens de la petite entreprise. Elle répond totalement à la loi de l'offre et de la demande, c'est à dire que l'on vous achète votre œuvre si elle plaît... Si ce n'est pas le cas ou si elle plaît moins, on est donc obligé de travailler dans une structure sociale !

Ma pratique à l'Accueil consiste à travailler en partie à partir de matériaux de récupération. Ce n'est qu'un élément parmi d'autres, beaucoup de travaux sont réalisés par notre public avec du crayon de couleur sur du papier. Je considère que la pratique de l'art appliquée au travail de réinsertion est un outil de resocialisation et d'affirmation de soi. C'est le premier élément qui puisse permettre de se parler, puisque de nombreuses personnes en situation de forte précarité vivent ou sur un repli identitaire ou dans une forme de racornissement relationnel. La création dans une structure comme l'Accueil Printemps permet de combattre la culture de l'échec, scolaire, familial ou professionnel. Souvent l'échec

scolaire est à la base de bien des malentendus.

Je pense à A. Lutz avec ses outils et ses objectifs. Et parmi les outils, il conseille de réfléchir et de poser l'échec, puisqu'en tant qu'artiste on peut se permettre le "plantage". Je parlais des contraintes sociales tout à l'heure : on nous impose des objectifs de rentabilité, ce qui est une valeur très positive mais terriblement oppressante actuellement. A l'atelier de l'Accueil, on peut mettre cela entre parenthèses. Il est vrai que c'est un luxe. A la différence des impératifs des travailleurs sociaux, qui s'occupent de suivi, de rendez-vous administratifs...

A titre d'anecdote, j'ai une proportion très élevée de travaux réalisés à l'atelier qui sont abandonnés en cours de route. Il s'agit de création de choses très fugaces, qui peuvent paraître parfois tout à fait insignifiantes, et quelques mois après, la personne demande à la revoir, parfois pour y retravailler. Cela demande de ma part une rigueur de classement assez bureaucratique ! Il faut que je sois capable de ressortir tel ou tel dessin si on me le demande. Souvent, les personnes reviennent sur un boulot qu'ils ont commencé bien avant. On s'aperçoit ici à quel point la notion de temps est importante. Le travail artistique et le travail social demandent du temps, pour essayer d'arriver à quelque chose.

Je parlais de jubilation tout à l'heure. Il est vrai que l'art actuel est un art essentiellement du discours, de l'idée. C'est l'art conceptuel. L'art contemporain ne met pas en avant la jouissance de travailler le matériau, qu'il s'agisse de sculpture ou de peinture. Il a pris la forme d'un discours calibré que l'on apprend à la Fac, destiné aux institutions culturelles et son public relativement restreint. Or il s'agit bien souvent pour le grand public, même "bien éduqué", d'une rhétorique élitiste et hermétique. L'illustration de cet art de citadelle est incarnée par l'impudente sorte de "statue équestre" placée derrière le musée de Strasbourg, belle illustration d'un art péremptoire.

Voilà, j'essaye de communiquer tout cela aux usagers qui viennent à l'atelier, lesquels forment une petite partie du public accueilli chez nous. Au même titre que si l'on prend un panel de gens comme vous, peu viendront s'intéresser au fait culturel. Bien que ce ne soit pas le meilleur exemple car vous êtes venus pour ça. Je veux dire que si l'on prend un groupe parmi le grand public, peu de gens viendraient s'adonner à la barbouille...

Pour finir, -je parlais de transgression tout à l'heure-, je m'inscris dans

« La relation travailleur social / usager dans le cadre d'activités culturelles »

Sylvie Périchet, Référente au CHRS Le Passavant (Association ACCES)

une lutte contre la culture dominante qu'est la culture du Marché, les vedettes du sport, le système des marques, etc...cet espèce de rouleau compresseur. L'artiste tient un rôle de chien de garde, de vigile défiant la culture marchande.



Je travaille dans un centre d'hébergement et de réinsertion sociale (C.H.R.S.), à Mulhouse, qui propose à des personnes en difficultés, un hébergement mais surtout un accompagnement social.

L'objectif de l'accompagnement social est à mon sens, le suivant : les personnes accueillies peuvent se poser et ainsi réfléchir sur leur vécu, si l'on part du principe qu'il existe un lien entre l'histoire des personnes et leurs difficultés actuelles. Poser cette histoire, c'est réfléchir sur les difficultés pour pouvoir rebondir, se construire puis se projeter.

Les personnes qui arrivent, qui sont accueillies doivent donc nous parler d'elles, des problèmes qui font mal, de leur intimité : de leurs rapports avec leurs parents, leurs enfants, de leurs dépendances, leur sexualité, pourquoi la prison ou la prostitution...

Et ils parlent de tout ça dans le cadre de l'accompagnement social c'est-à-dire à des inconnus qui ont en plus l'étiquette " travailleur social ". S'ajoute alors souvent la peur du jugement : en tant que parent, si je parle de mes difficultés avec mes enfants, vont-ils me les retirer ? Si je suis toxicomane et que je rechute, va-t-on me virer du foyer ?

C'est à ce niveau là qu'est importante la relation de confiance dont on parle tant.

Elle aidera les personnes à parler de leurs difficultés sans crainte et donnera du sens à la parole du travailleur social qui sera prise comme une impulsion positive dans la réflexion. Si on prend l'exemple d'une première démarche de soin (alcool, psy), les conseils du professionnel dans ce sens pourront être interprétés comme une aide plutôt que comme une critique.

Quel rapport ensuite, entre la relation de confiance et les activités culturelles ?

Mon constat est le suivant : même si la relation de confiance arrive à se mettre en place de manière traditionnelle dans un bureau, on peut parfois gagner du temps en passant par des actions culturelles.

L'activité peut permettre au professionnel de montrer son côté humain, de se livrer sans pour autant parler de sa vie personnelle mais plutôt par le jeu, le loisir, le rire, l'échange, l'action... et ainsi casser cette barrière qui freine souvent la relation, ou du moins casser le mythe du travailleur social pour passer d'une relation de personne à personne tout en restant dans un contexte professionnel bien entendu.

Mais parfois les professionnels ont un peu peur de réduire cette distance entre eux et les usagers. Peut-être se sent-on plus protégé derrière son bureau. Peut-être a-t-on peur d'aller trop loin dans cette relation, de se mettre en danger. Je me dis que si on est clair avec les limites qu'on se donne et les objectifs qu'on met pendant ces temps de loisirs, finalement le risque n'est pas beaucoup plus important que celui qu'on prend derrière son bureau. Et puis on peut essayer de gérer cette limite en s'adaptant en fonction de la personne en face.

Finalement, les actions culturelles constituent un des moyens pour mettre en place la relation de confiance et avancer plus vite avec les personnes. La convivialité à un moment donné, c'est : mieux se

connaître, entrer en contact différemment sans empêcher de continuer un travail plus technique par la suite.



Questions et débat avec la salle...

Andrée Pascaud, TNS

Qu'est ce que le contenu d'une action culturelle, pour vous ?

Sylvie Périchet

C'est très vaste : cela peut-être une sortie à la montagne, la visite d'une exposition, la participation à un atelier art plastique, à un tournoi de sport, etc, c'est ce qui englobe la culture et les loisirs.

Andrée Pascaud

J'ai l'impression que vous l'envisagez comme un moyen, mais avez-vous du plaisir à participer à ces ateliers ?

Sylvie Périchet

Bien sûr, il s'agit d'un moment de partage.

Eric Meyer

Pour revenir au contenu des actions culturelles, dans le cadre de la commission, on parle volontairement de la culture au sens large...cela peut paraître un peu " fourre-tout " mais ce sont des actions dans lesquelles a lieu tout ce qui n'est pas approche élitiste : cela peut être une sortie vélo qui est aussi nécessaire pour moi en tant qu'intervenant plasticien puisque cela m'a permis d'approfondir des liens avec certains usagers.

Andrée Pascaud

J'entends bien, mais ma question

était celle de savoir si la personne qui vient d'intervenir sur ces activités prend plaisir à y participer.



Anouk Brocard

Il me semble que c'est sur le principe du volontariat que les travailleurs sociaux proposent des actions culturelles : je ne pense pas que dans vos structures il vous soit imposé d'organiser des sorties vélo, spectacle, etc...Sylvie a pendant longtemps eu des contacts avec la Filature à Mulhouse, c'est bien elle qui a initié ces démarches. Il me semble donc que si cela vient de sa propre initiative, c'est que cela lui fait plaisir aussi et qu'il ne s'agit pas uniquement d'un moyen de travailler avec les personnes accueillies. Tous les travailleurs sociaux ne font pas ces démarches là.

Sylvie Périchet

Nous sommes en train d'organiser le planning des actions pour l'année, c'est vrai que ce sont les travailleurs sociaux qui vont proposer des sorties selon leurs propres affinités.

Mathilde Vial,

Pour poursuivre sur cette question qui me semble essentielle, avant de parler de ce que l'on veut faire en matière d'action culturelle, il est important que chacun s'interroge sur son rapport à la culture. Avant de partager des choses avec des personnes qui sont en difficulté, il faut être honnête avec nous-mêmes et se poser la question : lorsque, après une journée de travail, on est fatigué, on regarde la télé et on a le choix à la télé entre un documentaire et un téléfilm, qu'est ce qu'on regarde ? C'est une question : quel est notre rapport à la culture et comment on peut l'intégrer dans sa vie de tous les jours ? Il n'est pas question de juger cela mais de se poser la question, être honnête par rapport aux choix que l'on fait et avec les personnes que l'on accompagne dans les spectacles.

Accompagner les personnes vers la culture passe d'abord par la question de ses propres pratiques culturelles.

« Le point de vue d'un résident... »

Mokhtar Méguenine, Résident au CHRS Le Passavant (Association ACCES)

Je suis résident au Passavant à Mulhouse. Cela n'a pas été facile d'avoir une place en foyer : je suis hébergé avec ma femme et mes enfants.

Quand j'ai eu la chance d'avoir une place au foyer, au début, j'ai eu un premier entretien avec ma référente. Elle m'a expliqué le règlement : ce qu'il faut faire, ce qu'il ne faut pas faire. J'ai trouvé cela assez strict. Donc nous étions très prudents avec ma femme (ne pas faire de bruit, etc). Les entretiens avec ma référente étaient au début assez rigides, je n'osais pas trop déranger, ni demander quoi que ce soit. Elle m'a renseigné à propos des sorties du foyer et m'en a proposé mais je n'acceptais pas, cela ne m'intéressait pas.

Les questions que l'on me posait au début m'avaient peut-être un peu " bloqué " : d'où vous venez ? Pourquoi vous êtes ici ? Comment vous êtes arrivés ici ? Et je me suis dit que ces questions continueraient lors des sorties.

Nous avons été invités à participer à un tournoi de volley organisé par le foyer avec tous les référents et comme je suis dans le milieu du sport, je suis dans un club de foot à Mulhouse, cela m'a intéressé. J'ai décidé d'y aller

avec ma femme et mes enfants. Lors du tournoi, dès le début l'ambiance était spéciale : c'était pas " t'es usager, tu viens, tu t'assois, tu mets ton dossard, tu attends " mais tout le monde à participer à l'organisation, résidents et référents mélangés.

C'était sympa.

J'ai proposé un mini-tournoi en plus de ce qui était prévu. Alors j'ai vu ma référente arriver en short, sans ses lunettes, toute décoiffée. Nous avons joué ensemble, j'ai même fait des smatchs sur elle ! Dans cette journée, elle n'était pas ma référente, on a joué ensemble, elle était comme les autres.

Et à partir de ce jour, il y a des choses qui ont changé.

En fait j'avais oublié de vous dire mais avant, quand je demandé à ma référente pour acheter les tickets de bus, elle me disait de penser à lui rendre la monnaie. Et moi, je pensais qu'elle ne faisait pas confiance, je le ressentais comme ça.

Et un autre exemple, ma fille avait des problèmes aux yeux, il fallait que j'achète le sérum physiologique et j'ai demandé une fois pour acheter. Après 15 jours elle avait encore le même problème, et je n'ai pas osé demandé une seconde fois. Et après le tournoi de volley, il y a une sorte de confiance qui s'est installée : nous parlons plus librement, enfin moi. C'est plus simple. J'ose plus demander. Je demande plus de conseils. J'ai plus confiance.



« La question de l'évaluation des actions culturelles »

Mathilde Vial, Médiatrice culturelle, Tôt ou T'Art

Je suis venue vous parler de la question de l'évaluation des actions culturelles. Je vous présente "Tôt ou T'Art" : c'est une association dont le but est de favoriser l'accès à la culture par la proposition de places de spectacles de différents lieux culturels. Nous travaillons avec une cinquantaine de structures d'insertion. A l'instar des travailleurs sociaux ou des éducateurs qui vont organiser dans leur structure des ateliers de pratique artistique ou des sorties culturels à l'extérieur, de la même façon, nous avons pour mission de proposer des sorties culturelles.

Pour les personnes qui organisent ce type d'action, se pose la question de l'évaluation à laquelle nous sommes soumis, tout simplement, pour un bilan du projet. Mais comment évoquer le résultat ? Comment dire qu'une expérience a réussi par rapport à une action culturelle ?

Est ce qu'il s'agit uniquement de rendre compte du nombre de places utilisées pour un spectacle ? Est ce qu'il n'y a pas aussi d'autres aspects non quantifiables et qui relèvent plus de ce que l'on appelle aujourd'hui le lien social ?

Un exemple très concret : sur un groupe de dix personnes prévues, si seulement cinq viennent à un spectacle, en sachant que c'est la première fois que ces cinq personnes assistent à un spectacle, est ce que l'on doit se concentrer et réfléchir au fait que les cinq autres personnes sont absentes ? C'est à dire que souvent on a tendance à repérer le résultat par rapport au nombre de personnes prévues initialement. Il serait pourtant plus important de se concentrer sur les cinq personnes qui sont venues.

Tous les bénéfices que va retirer une personne en insertion, d'une expérience comme aller à un spectacle ou un concert, cela paraît parfois minime mais c'est souvent un premier pas vers une autonomie, une confiance en soi, une ouverture qui paraissait quelques semaines auparavant infranchissable.

Pour certaines personnes, s'inscrire à un spectacle, prendre un bus, se rendre dans un lieu inconnu, dans une foule, c'est une victoire énorme. Récemment une personne me disait : " la culture, il faut la vivre, on peut en parler des heures mais il faut surtout la vivre ". Je suis personnellement d'accord avec cela. Dans nos actions, le temps partagé ensemble dans le cadre de sorties est difficile à rendre compte. C'est exactement comme quand on raconte à quelqu'un une fête à laquelle elle n'a pas pu se rendre, il restera toujours un peu étranger à ce moment là, même avec un compte-rendu.

Dans le cadre d'un bilan, nous faisons un état des lieux des places utilisées, de la participation des gens mais tout ce qui fait l'objet de notre mission c'est à dire l'accompagnement de personnes aux spectacles, est beaucoup moins évident à rendre compte.

La seule chose que l'on peut écrire c'est ce que je vous ai préparé, c'est à dire noter des paroles de spectateurs au moment des spectacles : ces paroles peuvent sembler anodines mais dans leur contexte, elles disent énormément.

Si je fais ce métier là, c'est réellement pour ces temps là, cette ouverture, cette découverte pour des personnes avec qui les travailleurs sociaux auront mis six mois à convaincre de faire la démarche de profiter de ces places. Cette personne qui va se maquiller, se mettre du rouge

à lèvres pour aller voir le spectacle, cela semble anodin mais c'est très étonnant. Ces petits détails sont difficiles à rendre compte.

Je pense que cela doit parler à nombre d'entre vous aujourd'hui. De la même manière la question de la mobilisation des publics est une question que l'on se pose régulièrement : comment donner envie à une personne d'assister à un spectacle. Comment en parler ? Finalement, les paroles des personnes qui sont venues voir des spectacle sont un peu l'aboutissement de tout ce travail.



Extraits de paroles de spectateurs...

Voici quelques paroles de spectateurs, glanées au fil des spectacles et des discussions dans les structures...si elles semblent anodines, elles disent parfois beaucoup.

" Ca fait vraiment du bien, il faut que je me bouge "

" Moi, j'aime le cirque, mais là, j'ai découvert autre chose, c'est pas classique "

" Les sorties, c'est une question de moral "

" Moi, pendant 6 mois, je suis plus sortie. J'avais honte quand je sortais, je me disais, déjà que t'as pas de boulot "

" Moi ce que j'aimerais, c'est aller voir un opéra, parce que j'ai jamais vu d'opéra en vrai "

" Vous voyez le monsieur sur scène, là, ben je le connais, c'était un copain du conservatoire "

" C'est pas que j'ai pas envie, j'ai pas l'énergie "

" La télé, quand même, ça remplace pas une projection en vrai "

" Merci pour les places, j'ai pu emmener mon fils au cinéma "

" Moi, j'ai un abonnement au vidéo club...et là au moins, je suis chez moi, j'ai mon café, mes gâteaux...et mes clopes...parce que au ciné, on peut pas fumer...et pis chez moi, je peux mettre sur pause...comment tu fais au cinéma, tu peux pas mettre retour en arrière "

" Qu'est ce que je vais aller m'enfermer dans une salle...il faut être fou pour s'enfermer dans une salle ! "

" Pour le moment, j'ai d'autres soucis que d'aller au spectacle "

" C'est une découverte, une surprise qui me permet de sortir de mes soucis "

" La culture, c'est universel. Quelles que soient ta religion, ta nationalité, c'est pas grave, c'est ça qui est bien "

Questions de la salle...

◆ Comment choisissez-vous les spectacles à proposer ?

Mathilde Vial

La question du choix des spectacles sous-tend la question de l'accessibilité des spectacles proposés. Personnellement, je pense qu'il faut s'ouvrir à tout. C'est ainsi que l'on découvre, et après tout, est-il forcément nécessaire de tout comprendre lorsque l'on assiste à un spectacle ? Par exemple, je suis allée voir un spectacle en alsacien, je ne comprends pas l'alsacien, et j'ai trouvé cela fabuleux. Lors du choix du spectacle je fais confiance aux professionnels de la culture. Dans les théâtres, les personnes connaissent bien leur programmation : nous en discutons, et on cherche ensemble : qu'est ce qui peut plaire ? Qu'est ce qui va pouvoir éveiller quelque chose ? Comment va t'on pouvoir en parler ? Il est certain que parfois, nous allons tenir compte des publics, leur connaissance de la langue française, nous orientons sur des spectacles plus musicaux, encore que, je pense qu'il faut tout proposer. Il s'agit aussi de la sensibilité de chacun, de sa propre histoire, de son parcours. On ne peut jamais savoir quel écho un spectacle va avoir, quelle émotion ce spectacle va susciter chez telle ou telle personne.

◆ Je suis directrice d'un centre socioculturel. Je suis d'accord sur le fait que la culture est un vecteur d'insertion sociale. **Mais la question que nous nous posons est la suivante :**

Comment amener ces personnes en difficulté sociale vers la culture ? C'est notre grande problématique. Je ne sais pas si votre commission culture a réfléchi à ces aspects là, mais nous sommes confrontés à cela.

Eric Meyer

Nous avons bien sûr réfléchi à cette question. Mais nous n'avons pas de réelles solutions. En ce qui me concerne, dans le cadre de l'atelier, mon principal allié, c'est le temps.

Les difficultés restent nombreuses pour arriver à mobiliser les gens. La chose la plus facile pour moi est de montrer mon " boulot ". Je suis présent dans la structure trois demi-journées par semaine, parfois je suis seul à l'atelier mais les personnes savent que je suis là. C'est peut-être déjà un élément, la régularité et la permanence de l'activité.

Anouk Brocard

La question de la mobilisation des publics en difficulté sociale a été abordée à plusieurs reprises dans le cadre des commissions. Nous n'avons pas de réponse miracle, mais nous avons pu dégager un certain nombre d'éléments de réponse qui favoriseraient cette mobilisation :

- **ne pas imposer d'activités** : laisser le choix,
 - **faire AVEC** : éviter une proposition sans concertation, en discuter, par exemple, impliquer la personnes dans le choix du spectacle,...
 - la notion de temps est importante : avoir un **objectif à court terme**, la personne semble avoir besoin d'un objectif visible dans le temps.
- Vous retrouvez ces éléments de réflexion plus explicités dans le document " Culture et lien social " de la Fnars.

◆ Concernant l'intervention de Jean-Marie Calydon, je souhaiterais qu'il détaille un peu son idée de désacralisation. C'est pour moi, à ce niveau là qu'il y a un lourd travail à faire.

Qui doit faire ce travail de désacralisation ? De quelle manière ?

Jean-Marie Calydon

Je vais répondre à cela mais j'aimerais réagir à ce que j'ai entendu. Est-ce que la culture doit être systématiquement accompagnée ?

La question était de savoir comment se font les choix de spectacles, de pièces de théâtre, les films au cinéma ? Est-ce qu'il ne faut pas laisser la possibilité à l'usager de voir tel ou tel film ? Nous n'avons pas tous les

mêmes émotions devant les spectacles.

C'est important car je pense que c'est un préalable à cette question de désacralisation : si on dit systématiquement ce qu'il faut aller voir, on contribue au " sacré ", c'est à dire que l'on dit c'est là que cela se passe en mettant autour une espèce de mythologie, tout un discours qui va faire que l'on ne va pas, selon moi, contribuer à une entrée autonome et plus facile de l'usager.

Donc concrètement, **la désacralisation passe par ce travail d'autonomisation de l'usager**. Il faut lui faire comprendre, et là, je vais un peu bousculer les travailleurs sociaux, que la culture n'est pas la panache justement des travailleurs sociaux. Même si on amène la culture dans les établissements sociaux, dans les structures qui accueillent des usagers, si on en reste à une culture qui est organisée exclusivement par les travailleurs sociaux dans le cadre de leur accompagnement, jusqu'à les accompagner dans ces institutions culturelles avec des représentations élitistes, on a rien fait du tout, sinon préciser que l'art est une chose importante.

On désacralise de deux manières, selon moi :

- d'une part, lorsque l'on pratique la culture : être sur des planches, une scène, ...

- ou alors on désacralise tout seul : on se dit " j'ai envie d'aller là ", il y a une espèce d'excitation, " je m'y rends par moi-même ", en raison de ce qui m'a été dit, de ce que j'en ai lu, mais je fais mon choix tout seul.

Mais tant que l'on accompagne l'entrée dans la culture par ce discours trop " social " qui parle de l'accompagnement réalisé physiquement de l'individu, on a rien désacralisé du tout.

◆ Je suis un peu désolée que la notion de culture ne soit pas définie dans l'ensemble de ce débat. Si je peux me permettre de proposer une forme de définition qui personnellement me convient, c'est celle qui va dans le sens d'une démocratisation

de la culture : **c'est un philosophe qui définit la culture comme le mouvement même d'apprendre**. A partir de là, je crois que le regard que l'on peut porter sur la culture est totalement différent. Effectivement, on peut aussi considérer que la culture peut d'abord se transmettre, se faire partager, être proposée par des personnes socialement intégrées en direction de personnes en situation de précarité.

J'aimerais, à ce propos, témoigner de deux personnes qui sont en situation de précarité et qui sont néanmoins des détenteurs, propriétaires d'objets matériels au sens large, d'objets culturels. Je pense que, là aussi, il faut permettre à ces personnes de parler de ces objets culturels dont ils sont les propriétaires, susciter la curiosité des autres par rapport à ces objets culturels, favoriser le dia-

logue autour de ces objets culturels. Cela peut être, pour parler plus concrètement, des demandeurs d'asile d'origine algérienne qui décrivent parfaitement les tenants et les aboutissants de toutes les règles d'un jeu comme le domino avec tout un langage codifié autour de ce jeu : leur permettre d'y jouer régulièrement mais leur permettre aussi de colporter cette culture dont ils sont les dépositaires, et susciter une relation où ils sont acteurs. Je crois que c'est aussi favoriser la culturalité, c'est un partage qui se fait dans les deux sens. Personnellement je pense que c'est autour de cet échange dans les deux sens que peut s'installer une relation où il y a quelque chose en mutation, quelque chose de l'ordre de la transformation, de la personne elle-même, qui se trouve dans une situation de pré-

Quand la culture rencontre le social

**Andrée Pascaud, Directrice des relations publiques,
Théâtre National de Strasbourg (TNS)**

carité et dont on espère tous qu'elle s'en sorte, mais aussi une mutation à notre niveau en tant que représentant d'une société qui se doit de rester ouverte dans la façon dont elle se définit.

Je suis assez enthousiasmée par cette idée d'une culture qui nous interpelle de la part de l'autre.



Le TNS est une grosse institution, mais d'abord un lieu de création. Je donne juste une petite précision qui peut être utile : le TNS, théâtre national, ne reçoit des subventions que de l'Etat, ce qui fait que nous n'avons pas de mission locale, de la ville, de la région ou du département. Les volontés d'ouverture du TNS ne peuvent être que de l'ordre d'une volonté politique nationale.

Nous recevons beaucoup de spectateurs et donc, les relations publiques ne sont pas, pour l'instant dans une situation commerciale de recherche de spectateurs pour remplir la salle. Cela nous laisse le temps de faire un travail un peu plus en profondeur.

Alors qui est notre public ? Il est vrai que ce sont les habituels spectateurs de théâtre : les classes moyennes, les enseignants, etc... Cela ne veut pas dire que l'on n'essaie pas d'ouvrir au maximum c'est à dire ouvrir aux personnes qui disent qu'ils n'y ont pas accès. Il s'agit des personnes en difficulté sociale mais aussi les aveugles, les sourds, les personnes en difficulté géographique parce qu'ils sont dans le nord de l'Alsace, par exemple. Nous avons toutes ces préoccupations en tête.

Le travail que j'ai envie de faire, que l'on fait mais nous n'en sommes qu'au début, c'est accompagner ces publics en petit nombre pour qu'ils voient une pièce de théâtre dans les meilleures conditions. Donc je pense qu'il faut faire un choix : bien sûr que nous allons réfléchir pour essayer de choisir un spectacle qui soit le plus accessible pour des gens qui ont des difficultés avec les textes, qui ne sont jamais venus au théâtre, etc... Nous choisissons pour eux, au risque de se tromper, au risque d'être autoritaire, au risque de ne pas leur donner cette liberté de départ. Pourquoi nous choisissons ? Pour, peut-être diminuer éventuellement le risque qu'ils soient encore plus dé-

router. Nous n'avons pas la prétention de faire très bien, mais c'est juste pour faire le mieux possible.

Par ailleurs, je ne suis pas tout à fait d'accord avec le fait qu'il faille complètement désacraliser l'institution et le spectacle. Bien-sûr je comprends ce que vous disiez et sous-entendiez avec cette idée de désacralisation, mais j'ai travaillé dans les quartiers nord de Marseille, nous faisons un travail de proximité et j'ai eu cette impression que le théâtre avait peu à peu perdu son mystère et cela me paraît fondamental qu'il le garde, vraiment. Nous avons à faire un travail de mise en proximité, de familiarité, d'être le plus ouvert possible, mais certainement pas d'enlever le mystère et de désacraliser.

Donc pour entrer dans cette belle institution, finalement, je n'ai pas envie d'enlever le tapis rouge.

Voilà, je vous fais part de cette réflexion, parce que ce sont des choses que l'on entend souvent.

C'est assez compliqué, ce sont des choses qui me tiennent profondément à cœur.

La pratique est très importante aussi : il y a des ateliers d'amateurs gratuits, j'encadre des comités de lecture de pièces de théâtre, il y a des choses qui se font mais ce ne sont pas des priorités.

Je voudrais aussi ajouter, à l'attention des travailleurs sociaux que le prix ne doit pas être un problème : nous avons des prix déjà très bas pour les gens qui sont en difficulté, mais si vous avez un groupe, n'hésitez pas à nous appeler et nous demander s'il peut y avoir une mesure particulière. Je ne souhaite pas que le prix soit un empêchement : si un théâtre national ne fait pas cela, qui le fera ?

« L'insertion des bénéficiaires du RMI - Artistes »

Frédéric Bauer, Directeur du CREAMI Alsace, et Robert Volgringer, directeur du service des bénéficiaires du RMI de l'ARSEA, membres de la Commission Locale d'Insertion de Strasbourg, chargés de l'animation du groupe thématique « L'insertion des bénéficiaires du RMI-Artistes ».

Lors de sa réunion plénière du 25 janvier 2001, la Commission Locale d'Insertion de Strasbourg a décidé d'entreprendre une réflexion sur les artistes bénéficiaires du RMI. Plusieurs constats exprimés par la CLI, mettaient en évidence la spécificité de ce public :

- sur le territoire strasbourgeois, un nombre non négligeable de bénéficiaires du RMI présente ou développe des projets dans les divers domaines des arts ;
- ces personnes rencontrent des difficultés d'insertion particulières liées à la nature de leurs activités ou projets d'activités, entre autres du fait du processus spécifiques de valorisation économique de ces activités ;
- ces personnes sont souvent caractérisées par une approche spécifique de leur insertion professionnelle et sociale, fondée sur une conception particulière de la place de leurs activités dans la société.



Ces spécificités mettent les instructeurs en difficulté lorsqu'il s'agit d'orienter et de proposer à ces personnes des parcours d'insertion adaptés à la fois à leurs demandes et aux possibilités offertes par l'environnement social.

L'objectif de cette réflexion était donc d'apporter des éléments de réponse à ces questions et de proposer des moyens d'améliorer les actions de la CLI en direction de ce public spécifique.

Synthèse des rencontres

◆ La construction d'une catégorie

Dans un premier temps, il a été nécessaire d'élaborer une définition de ce public : " Artistes -bénéficiaires du RMI ou bénéficiaires du RMI - artistes " ?

La population de référence au sein de laquelle il s'agissait de définir un sous-ensemble particulier, est celle des bénéficiaires du RMI. Il s'agissait alors de faire de la catégorie " artistes " le facteur discriminant permettant de caractériser ce sous-ensemble. La première difficulté a été de définir ce qu'est un artiste, ceci dans le contexte socio-économique et culturel contemporain. La catégorie de population qui nous intéresse est donc bien celle des " bénéficiaires du RMI - artistes ", et non celle des " artistes - bénéficiaires du RMI ". Néanmoins, il s'agit de distinguer parmi les bénéficiaires du RMI ceux qui relèvent du champ artistique, il s'agit aussi d'intégrer cette catégorie particulière dans le cadre général du dispositif RMI.

◆ Qu'est ce qu'un artiste ?

Le statut de l'artiste dans le monde contemporain est difficile à cerner et à figer, du fait d'une constante redéfinition en fonction entre autre de l'évolution des moyens d'expression et de celle de la fonction sociale de l'art.

La DRAC nous a proposé un élément de définition permettant d'éclairer ce statut : être un artiste suppose d'avoir une relation avec un public (exposer, se produire en public, être édité,...)

Tout en étant intéressante pour définir un artiste, cette condition ne nous

est pas d'un grand secours pour définir la catégorie des " bénéficiaires du RMI – artistes ", dans la mesure où le contact avec le public ne garantit pas à lui seul une insertion socioprofessionnelle.

◆ Comment insérer un artiste ?

L'objectif central du dispositif RMI est bien de permettre aux personnes qui y entrent de s'engager dans un processus d'insertion. Le contrat d'insertion, comme tout contrat, détermine les engagements des deux parties signataires en vue de cette insertion : le dispositif s'engage à apporter une expertise du projet, des éléments d'orientation, un suivi, ainsi qu'un soutien financier, le bénéficiaire s'engage à s'inscrire dans le projet tel qu'il l'a défini conjointement avec ses interlocuteurs institutionnels en réalisant les démarches prévues.

L'attente fondamentale de la CLI envers le bénéficiaire ou demandeur est celle d'un engagement dans un processus permettant cette insertion, donc d'ordre économique ou de professionnalisation.

A ce stade, la définition proposée reprendra cette attente et pourra se formuler ainsi :

Le " bénéficiaire du RMI – artiste " est une personne engagée dans un processus d'ordre économique ou de professionnalisation, sur la base d'une activité artistique.

◆ Quelle économie de l'art ?

Précisons enfin ce que l'on entend par processus économique, plus particulièrement dans le contexte de la production culturelle et artistique. D'une manière immédiate, la notion d'économie renvoie le plus souvent à une définition restreinte correspondant à celle d'économie marchande. Le domaine artistique est particulièrement propice à une ré-interrogation de cette définition restreinte et restrictive. Il fait en effet apparaître d'une manière évidente l'importance d'une conception élargie de l'économie, celle qui intègre la dimension symbolique des échanges humains. Les processus d'insertion et de " réussite " que l'on peut rencontrer

dans le domaine artistique permettent d'éclairer la distinction entre les valeurs marchandes et symbolique de l'économie, mais aussi leur profonde intrication.

◆ Art contre argent ?

On voit ici émerger une spécificité du domaine culturel, lorsqu'il est confronté aux problématiques de l'insertion socioprofessionnelle. Cette spécificité se résume en fait à une incompatibilité fondamentale : l'insertion sociale, si on la fonde sur une autonomie financière s'oppose à l'insertion dans le champ culturel, qui repose sur une valorisation de la dimension symbolique de l'économie. En d'autres termes, si l'on veut accéder à l'insertion sociale, il faudrait renoncer à ses espoirs de réussite artistique et inversement, si l'on vise une réussite artistique il faudrait abandonner – au moins pour un temps – ses projets d'insertion sociale. Cette incompatibilité renvoie à la position particulière du champ artistique dans le champ social, le premier étant souvent considéré comme inadapté, exclu, voire opposé par rapport au second.

Les divers intervenants invités à nos réunions confirment tous la diversité des situations qui se présentent à eux.

Tout d'abord, une distinction est à faire suivant les types d'activités artistiques ou culturelles. Si la situation des professions artistiques traditionnelles, comme les artistes plasticiens, musiciens (interprètes ou créateurs), danseurs, acteurs,..., correspond assez souvent à ce cadre paradoxal.

On retiendra également la reconnaissance accrue de la dimension symbolique de l'économie par le secteur social, et les tentatives de plus en plus nombreuses de la valoriser.

La construction de processus d'insertion adaptés aux conditions particulières de la valorisation symbolique et marchande de la production artistique devra prendre en compte à la fois l'arrière plan culturel et idéologique qui structure en grande partie

l'imaginaire contemporain de l'art, tout en s'appuyant sur toutes les évolutions qui tendent à réduire l'opposition héritée du XIXème siècle entre les dimensions marchande et symbolique de la valorisation de la production artistique, et qui constituent autant de pistes d'insertion vers lesquelles on peut orienter ce public.

Propositions en faveur d'une insertion sociale des artistes :

Les éléments évoqués au cours de cette tentative de définition d'un public spécifique ne peuvent constituer une réponse définitive et suffisante aux questionnements initiaux concernant l'insertion professionnelle de ce public. Tout au plus contribuent-ils à mettre en évidence la spécificité des difficultés rencontrées dans ce cadre et la nécessité de prendre celle-ci en compte.

Les échanges avec les différents intervenants invités lors des réunions des groupes de réflexion ont permis de dégager un certain nombre de propositions concrètes en vue d'améliorer la mise en place d'un parcours d'insertion adaptés à ce public.

Ces propositions visent essentiellement à donner les moyens aux différents intervenants du dispositif RMI d'améliorer leur capacité d'évaluation des projets et d'orientation des personnes dans ce domaine particulier.

Concernant les instructeurs du RMI et de la CLI :

- ◆ Formation / information sur les spécificités de l'insertion dans le secteur culturel (parcours d'artistes, l'économie de l'art,...) ;
- ◆ Mise à jour des ressources spécifiques liées au secteur artistique (soutien financiers, accompagnement, information, réseaux de rencontre et d'échange,...) ;
- ◆ Désignation de personnes ressources à contacter en cas de situation problématiques (membres du groupe thématique).

Concernant les bénéficiaires du RMI :

- ◆ Organisation d'une rencontre avec des bénéficiaires du RMI-artistes, dans le but de recueillir leurs atten-

Olivia Paltrier, Chargée des relations avec le public, La Filature, Mulhouse

tes en matière d'insertion et de leur présenter le dispositif RMI en général et les mesures prises en faveur en particulier ;

- ♦ Soutien de la CLI à des projets d'artistes en direction d'autres bénéficiaires du RMI.

Si cette réflexion a porté sur le public particulier des bénéficiaires du RMI – artistes, c'est tout d'abord parce que les situations posaient problème aux divers intervenants du dispositif RMI. Néanmoins, on peut se demander si cette réflexion ne peut pas trouver un intérêt pour d'autres publics concernés par l'insertion sociale dans le cadre du RMI, tout particulièrement pour ceux qui se caractérisent par une quelconque spécificité (diplômés, étrangers, plus de 50 ans,...).

D'une manière générale, elle a été l'occasion de se poser un certain nombre de questions fondamentales concernant l'insertion, aussi bien sur les attentes et possibilités des publics en recherche d'insertion, ou sur les " capacités d'accueil " des divers champs qui composent l'univers dans lequel ils cherchent à s'insérer, que sur les conditions nécessaires à un accompagnement efficace des processus d'insertion.



La Filature est un lieu de diffusion, il y a très peu de création, c'est à dire que les artistes viennent deux à trois jours mais ne restent pas. Nous n'avons pas d'artistes " à demeure ". Nous n'avons pas les locaux, ni les compétences pour accueillir les artistes en recherche de lieux pour la création, etc...

Je travaille plus spécifiquement sur

les relations avec le public et sur le terrain. Nous avons mené de nombreuses actions diverses et variées.

Notre service se concentre aujourd'hui sur des petites actions de sensibilisation et de socialisation aussi puisque souvent, l'entrée dans le théâtre n'est pas évident.

Le bâtiment de la Filature est très conséquent, il a de l'allure : il y a tout un travail à faire pour que les gens puissent passer cette porte et venir voir ce qui s'y passe. Il y a déjà eu tout ce **travail de sensibilisation**, qui est un travail énorme : visiter un théâtre, savoir ce qui s'y fait, respecter cette magie dont parlions tout à l'heure.

Nous avons la chance, à la Filature d'avoir tout type de programmation : musiques du monde, jazz, théâtre, nous avons également un orchestre dans nos murs, donc nous pouvons proposer d'assister à des répétitions publiques.

Nous avons mis en place des rencontres entre le public et les artistes qui passent une vingtaine de minutes avec eux.

Ces initiatives se sont révélées positives puisque nous avons de nombreuses personnes qui reviennent. Après les avoir conseillé, guider, petit à petit, les personnes reviennent seules.

Comment se passe le partenariat entre la Filature et les associations ?

Au départ, certaines associations nous contactent, elles ont des projets. Donc, nous essayons de réfléchir avec elles sur ce qu'il est possible de faire. Il nous arrive également d'aller à leur rencontre, sans attendre une démarche de leur part.

Jean Hurstel, Directeur de la Laiterie, Centre européen de la jeune création

Nous travaillons surtout à partir de projets émergents des associations. Si la Filature ne peut répondre à une demande très spécifique, nous sommes aussi une structure de conseils, c'est à dire que l'on peut aider les associations à se diriger vers telle personne ou tel artiste ou telle structure plus adaptée.



inadaptée, une action de précarité.

Quand on me dit " La culture rencontre le social ", je réponds : la culture a toujours rencontré le social. La culture **est** lien social et non pas " culture **et** lien social ". S'il n'y a pas de culture, il n'y a pas de lien social, pas de société.

Si nous n'étions pas dans le langage, si nous n'étions pas dans des valeurs et des représentations d'une famille, d'un groupe social, d'une classe sociale, d'une région, etc... qu'est ce que nous serions ? Nous serions la définition même du barbare, c'est à dire celui qui n'est rien.

Je crois réellement qu'il faut arrêter cette espèce de faux débat sur l'instrumentalisation de l'art par le social ou vice versa du social par l'art.

Nous sommes tous dans une société et nous sommes tous dans une époque historique donnée, avec des valeurs et des représentations propres à notre société. Nous ne sommes pas en dehors mais en permanence dans la société.

Je crois que la culture, c'est par excellence le lien social.

Pour vous donner un aperçu, je vous parlerai d'une expérience que nous avons fait avec Armand Gaty qui est un dramaturge, cinéaste. Nous avons mené un projet, en 1995, avec ce poète et 80 jeunes " exclus " : des SDF, alcooliques. Nous les avons recruté et nous sommes partis avec eux, dans une aventure de 9 mois. Il s'agissait d'une expérience avec une thématique scientifique (astronomique).

Quel est le rapport entre des jeunes qui n'ont aucun diplôme universitaire, pas le moindre, aucun langage mathématique et la science, la naissance de la science et le développement de la science contemporaine ?

Cela a été une expérience formidable parce que, évidemment, nous sommes partis des questions des

stagiaires : pourquoi la lune tient-elle dans le ciel ? Donc des questions aussi simples que ça.

Des universitaires convaincus sont venus discutés avec eux pendant 6 à 9 mois.

Les jeunes devaient jouer et improviser. Pour improviser, ils avaient besoin de se nourrir des lois physiques et de l'environnement, etc... Ils ont " développé " sur des problèmes de science.

Cette expérience de 9 mois a été absolument passionnante parce que nous nous sommes aperçus de quelque chose d'inouïe : dans la société, tout le monde est capable de faire un parcours scientifique et un parcours artistique, même sans diplôme universitaire.

Ceci à deux conditions :

- ❶ qu'il n'y ai pas de scolarisation : pas de note, etc...
- ❷ qu'il n'y ai pas de concurrence entre eux.

Au bout de ces 9 mois de travail, ils ont donné trois jours de théâtre avec des textes écrits par Armand Gaty à partir de leurs improvisations. Avec cette expérience, on touche beaucoup à la question effective de la précarité, de l'inadaptation, de l'exclusion dans ce qu'elle a comme marquages politiques majeurs, c'est à dire que, pour en sortir, il ne suffit pas de faire un travail social mais c'est toute la personne et toute la société qui est responsable de cette situation. Il faut revenir à cette question fondamentale sinon, on ne fait que classer, on ne fait que traiter, on ne fait qu'exclure, une fois de plus.

Nous avons, dans le cadre de l'expérience avec Gaty, en même temps que ce dispositif artistique, un dispositif de travail social puisque, il y avait un médecin en permanence, il fallait gérer les dealers, à l'extérieur, car c'était un marché formidable de 80 jeunes...

Suite à cette expérience, il y a eu des formations qualifiantes, des stages en entreprises et les autres ont trouvé du boulot.

Donc, à partir de cette expérience,

Comme je viens en dernier dans le cadre de cet échange, je vais jouer mon rôle d'artiste, c'est à dire tout remettre à plat. La contestation et la contradiction, c'est cela le rôle d'un artiste.

L'artiste est exclu, inadapté ; il connaît la précarité, le RMI. Au fond, quel artiste n'est pas inadapté ? Quel artiste n'est pas exclu ? Quel artiste n'est pas précaire ?

L'art et l'action artistique ont toujours été une action critique, une action

j'insiste sur le fait qu'il ne faut pas dire " culture et lien social " mais bien " culture **est** lien social ". Il n'y a pas à se poser de question à ce propos. Si la question se pose, c'est parce que, dans notre société, la culture et plus particulièrement la consommation culturelle est réservée à 10% de la population qui dispose d'un diplôme universitaire. Il s'agit d'un signe de distinction sociale. Lorsque l'on pose la question, effectivement, du " Comment démocratiser la culture ? ", on la pose toujours comme un problème de consommation artistique et pas comme un problème global de la société dans laquelle on vit.

Prenons l'exemple d'un immeuble HLM : c'est plusieurs cultures, ce sont des cultures superposées, juxtaposées, ce que l'on appelle le multiculturel.

C'est en même temps, plusieurs générations, c'est donc incroyablement riche, c'est incroyablement fourni en culture. C'est la face cachée de la culture.

Quand vous avez un projet, et que vous parlez avec les gens, parce que c'est la parole qui est première, il est en effet important que la parole circule, il se produit un échange. A partir de ce moment là, il se produit un autre rapport. Et l'on s'aperçoit que les réponses apportées dans la société, à ces personnes, sont pour répondre à des préoccupations de masses laborieuses. D'autres disent, c'est le retournement ontologique du maître et de l'esclave : évidemment certaines personnes ne sont absolument pas cultivées. Mais nous pourrions faire la proposition inverse : ce sont les institutions culturelles de ce pays qui ne sont pas cultivées puisqu'elles méconnaissent totalement les cultures dans les quartiers, dans ce qui constitue la population.

Pour finir, je dirais que l'art est un supplément d'âme, l'art est au cœur de la société, il est au cœur de la démocratie. C'est avant tout un problème politique avant d'être un problème social. Je crois réellement que dans ce domaine là, il y a une prise de conscience énorme à faire :

il y a à rapprocher les secteurs.

Le péché originel du ministère de la culture date de 1959 : séparation d'un côté de l'éducation populaire et du socioculturel qui ont été confiés à Jeunesse et sport, et de l'autre, la culture artistique professionnelle qui a été confiée au Ministère de la Culture. A ce moment là, il y a une disjonction, c'est à dire que les artistes n'avaient plus la relation avec l'éducation populaire, et l'éducation populaire et le socioculturel n'ont plus eu de relations avec les artistes.

Je crois qu'il est temps de combler cette fissure, de rapprocher les secteurs d'activités, que ce soit celui du travail social ou celui de la culture. Il y a un problème politique majeur dans cette société, qu'il faut résoudre ensemble. Nous travaillons, nous artistes dans le domaine culturel, dans l'imaginaire, dans la représentation. Dans ce domaine là, il y a un champ immense à faire, un travail immense à explorer.

C'est une aventure artistique de travailler, non pas subitement sur soi, comme on l'a dit, ou sur " soigner ", mais il y a un problème politique et social fondamental, nous avons une position là-dessus à avoir. Tant que nous n'aurons pas cette conscience qu'il n'y a pas disjonction, qu'il n'y a pas un travail social d'un côté et un travail culturel de l'autre, mais que réellement il faut rassembler les énergies pour faire face à des problèmes monstrueux comme ceux de la mondialisation et effectivement nous colonise l'esprit avant de nous coloniser tout simplement, je crois qu'il y a un travail à faire pour aller au-delà de quelques recettes et techniques de " soin ", d'adaptation.

Le problème majeur est politique. Il faut discuter de ce problème parce que l'art est dans la société et la société est dans l'art.

passage de l'individu au social : de la problématique individuelle qui dans notre société existe. On ne vit plus en communauté, c'est une réalité, et pourtant, nous avons besoin de cette communauté aussi. L'organisation sociale de cette communauté a ses lois, ses règles.

Jean Hurstel

C'est déjà un effet social et politique de parler de l'individu. Les mots sont importants, on ne parle plus de personne mais d'individu. C'est une réduction en des termes de producteur- consommateur. C'est là que se pose le problème politique majeur. Il s'agit désormais de recomposer une globalité de la personne, du sujet : c'est ce qui est le thème central de notre travail. C'est de dire que l'être humain n'est pas réductible à l'objet social, il n'est pas réductible à l'individu, il n'est pas réductible à un simple consommateur. L'individu et la société est un faux problème comme le social et l'artistique en est un.



Hélène Kress

Ce que je voulais souligner, c'est le

Exposition

Peintures, fresques, sculptures, modelages, calligraphies, dessins, ...arts plastiques en général, mais aussi vélo, rando, balades, visites, musées, sorties en tout genre, ...de très nombreuses activités ont été mises en place sous des formes différentes par les structures d'accueil et d'hébergement des publics en difficulté.

L'objectif de cette exposition était de valoriser toutes les actions culturelles initiées par les associations du secteur social.

Six associations ont souhaité exposer :

◆ **La Cité Relais** (Strasbourg)

Présentation d'œuvres réalisées dans le cadre de l'atelier arts plastiques du CHRS (aquarelles, calligraphies, peintures acryliques,...)

◆ **CEFR de Strasbourg (Comité d'Entraide aux Français Rapatriés)** (Strasbourg)

Exposition de 5 panneaux photos de sorties " A la découverte de l'Alsace "

◆ **ACCES Le Passavant** (Mulhouse)

Exposition de dessins réalisés dans le cadre de l'atelier arts plastiques du CHRS Le Passavant

◆ **Horizon Amitié – Accueil Printemps** (Strasbourg)

Présentation de tableaux, dessins réalisés à l'atelier de l'accueil Printemps (Accueil de jour) en présence d'un intervenant plasticien

◆ **Aléos** (Mulhouse)

Panneaux photos, peintures, dessins.

◆ **ADAPEI 67 (Association départementale de parents de personnes handicapées mentales)**

Présentation de mosaïque, sculptures, peintures réalisées par des personnes handicapées mentales.

Soirée

200 personnes ont participé à la soirée dont 150 " usagers " : résidents de CHRS, de CADA, personnes accueillies dans les structures d'hébergement du Bas-Rhin et du Haut-rhin.

Parmi les 150 " usagers ", environ 45 enfants étaient présents.

Deux cars de Mulhouse ont permis une facilité d'accès à près de 80 personnes.

Buffet - Spectacle

→ Le buffet a été préparé et servi par les résidents de la Cité Relais (Strasbourg) et Daniel Fichter, cuisinier de l'association. Environ 200 personnes ont pu se restaurer.

→ Les animations et le spectacle étaient proposés par des personnes accueillies dans les associations :

◆ **Mini-concert de musique turque** (saz, instrument à cordes traditionnel turc et synthétiseur) : Ergün Vural et Umut Eroglu (Association Aléos, Mulhouse)

◆ **Danse orientale, danse du ventre, danse kabyle** : Fatima Merah, Mufida Touba et Talya Touba (Le Passavant, Mulhouse)

◆ **Chant** : Rosy Molinaro (Le Passavant, Mulhouse)

◆ **Percussions** (Djembe) : Odile Christ (Le Passavant, Mulhouse)

Ce " spectacle " a été particulièrement apprécié et a instauré une ambiance conviviale et chaleureuse : danse, applaudissements, sourires, rondes d'enfants, ... étaient au rendez-vous.

Concert

Le concert des LéOparleur, d'une durée d'une heure environ, a permis de terminer la soirée sur des airs de " rock festif ". Enfants et plus grands nous ont fait savoir qu'ils avaient passé un agréable moment.



Réactions et impressions

Evaluation de l'après-midi de réflexion

Propos recueillis à partir d'un questionnaire

Ce que vous étiez venu chercher et que vous avez trouvé...

- ♦ Des éléments théoriques
- ♦ Des expériences de rencontre entre personnes en difficulté et pratiques culturelles
- ♦ Des témoignages intéressants sur le lien culture et travail social
- ♦ Des échanges d'expériences de divers établissements
- ♦ Rencontre avec d'autres travailleurs sociaux
- ♦ La rencontre avec des partenaires du secteur et d'horizons différents
- ♦ Des contacts avec d'autres associations
- ♦ Des arguments pour proposer des actions d'accès à la culture (des idées, des solutions)
- ♦ Le point de vue d'un usager sur l'apport de la culture

Ce que vous n'étiez pas venu chercher et que vous avez trouvé...

- ♦ Une confirmation de l'action que l'on mène déjà au sein de nos structures (sens et utilité)
- ♦ Le témoignage d'un usager (intervention passionnante)
- ♦ Le témoignage frappant d'une psychologue

Ce que vous étiez venu chercher et que vous n'avez pas trouvé...

- ♦ Plus d'interventions d'usagers (l'intervention d'un usager était très intéressante, ce temps aurait pu être plus développé avec la participation d'usagers d'autres structures, à organiser !)
- ♦ Des réponses sur l'insertion de la culture dans les foyers concernant la difficulté à faire participer les résidents aux actions
- ♦ Plus de réponses concrètes, de passerelles entre le culturel et le social
- ♦ Comment monter un dossier " Actions "

Autres remarques...

- ♦ Après-midi très riche mais très condensée, difficile en terme de concentration
- ♦ De riches partages : à refaire !
- ♦ Intervention des représentants de la CLI un peu en marge de la réflexion
- ♦ Des ateliers en petits groupes auraient favorisé la prise de parole d'un plus grand nombre

Le point de vue d'une intervenante Hélène Kress, psychologue

- *C'était intéressant par rapport au mélange des gens. On était tous pareil. Chacun vibrait sur la musique. On ne sait plus qui est qui quand l'ambiance concert arrive.*
- *J'ai bien pu discuter avec différentes personnes.*
- *Sur l'intervention de Jean-Marie Calydon : j'étais un peu frustrée. Ne viser que le dialogue avec le public c'est trop dur car il prend difficilement la parole. Il vient plutôt entendre une parole. Il faut du temps pour revenir à ses propres préoccupations après avoir entendu les intervenants.*
- *C'était intéressant d'avoir des artistes en intervention et des représentants de la scène artistique : cela amène la culture et la culture institutionnelle. Pousser l'institution culture à réfléchir comment accueillir, comment faire pour que les personnes se sentent autorisées à aller vers elle.*
- *Comment accueillir un public varié alors qu'on a qu'un seul dispositif ? C'est pour essayer de répondre à cette question que les lieux de création apparaissent, pour réouvrir les choses.*
- *La notion de public captif (présent pour une autre raison que pour l'activité, en raison d'un hébergement, d'une hospitalisation...) : elle fait débat. Les travailleurs sociaux ont l'impression que l'institution est totalitaire, mais parfois proposer ne suffit pas pour faire venir le public que l'ont veut voir venir. Comment toucher un public qui ne vient pas à nous ? C'est le défi de l'art et du travailleur social, du soignant,...*
- *Le Rmi-artiste : Les intervenants parlaient encore d'un autre lieu de la scène social, avec une " pensée administrative ", qui classe les gens dans des catégories. C'était une des formes d'expériences vécues.*
- *Les éclairages et les langages étaient très différents et c'est l'exercice des colloques que de faire entendre le langage des autres. On ne peut pas s'enfermer dans une théorie, les choses sont tellement complexes.*

Le point de vue des travailleurs sociaux de l'association Aléos

- *Un sujet difficile abordé sous plusieurs angles*
- *J'aurais aimé avoir une définition de la culture au départ. J'étais gêné par l'amalgame culture et activités sportives...*
- *Chacun a sa définition de la culture, c'est intéressant parce qu'on est pas dans une culture monopole.*
- *Peut-être qu'il faudrait articuler la prochaine manifestation avec des praticiens de l'art, du spectacle. Rentrer dans la pratique de certains professionnels, dans des expériences comme celles de Gatti.*

Evaluation de la soirée

Propos recueillis à partir d'un questionnaire

Ce que vous étiez venu chercher et que vous avez trouvé...

- ♦ Echanges culturelles
- ♦ Spectacle des usagers (spectacle divertissant)
- ♦ Une bonne ambiance
- ♦ De la convivialité
- ♦ Faire plaisir aux gens, leur donner le sourire (une résidente participant au spectacle)
- ♦ Faire des connaissances
- ♦ L'amour des gens lorsqu'ils m'ont applaudi et félicité (une résidente)

Ce que vous n'étiez pas venu chercher et que vous avez trouvé...

- ♦ Rencontre avec des usagers
- ♦ Un enthousiasme unanime quelque soit la culture d'origine pour cette soirée festive
- ♦ Rencontre avec d'autres résidents, parler de ce que l'on vit et l'entendre d'autres personnes
- ♦ Une très très bonne ambiance
- ♦ Un enrichissement sur les valeurs culturelles des uns et des autres

Autres remarques...

- ♦ Soirée haute en couleurs
- ♦ Ne pensait pas que ce serait si chaleureux
- ♦ Tellement bien que je n'ai pas vu le temps passer
- ♦ Jamais je n'oublierai cette soirée qui m'a permis de croire en moi (une résidente)
- ♦ A refaire !

Le point de vue d'un résident ayant participé au spectacle

Ergün Vural, musicien (Saz)

“ Je suis content d'avoir été invité, par une lettre venue de la Fnars de Colmar. Ca m'a plu. Ca c'est très bien passé. Il y avait une bonne ambiance et un bon contact avec les autres musiciens. On était ensemble tout le temps, on a parlé. Le matériel était très bien. C'était la première fois que je jouais comme ça sur scène en France. En Turquie, j'avais l'habitude. Umut et moi étions très émus, c'était la première fois que nous jouions ensemble. Nous avons juste répété une heure ensemble. Nous étions très inquiets. Et ça c'est mieux passé que ce que nous pensions. Nous sommes restés presque une heure sur la scène et après la soirée jusqu'à trois heures du matin avec les autres musiciens. Nous aurions aimé jouer plus longtemps.

On a fait connaissance avec d'autres personnes. Mes copains du Cada étaient là, ils ont beaucoup aimé notre musique et le reste du programme, qui était très varié (danses arabes, chants, percussions,...). J'ai beaucoup aimé le mélange des personnes. Les gens ont dansé comme en discothèque. ”

Le point de vue des résidents de l'association Aléos

« C'était vraiment un bon jour, la meilleure sortie que j'ai faite. J'ai beaucoup fait connaissance avec d'autres personnes. C'est la première fois que je voyais de la musique traditionnelle du Maroc, d'Algérie et d'Alsace. J'ai vraiment passé un bon jour. Si vous organisez encore, je serais là. La seule chose, c'était les enfants, il y avait beaucoup de bruit. Le chanteur chante et en même temps les enfants font du bruit. C'est la seule chose qui m'a dérangé. Je ne pensais pas que ce serait comme ça. Je pensais que les directeurs parleraient, feraient un discours sur la situation des réfugiés en Alsace. J'ai essayé de parler avec les autres, de ne pas rester seulement avec les gens que je connais. J'aime beaucoup faire connaissance avec d'autres personnes, mais c'était difficile. Je pensais que ce serait plus facile. L'enchaînement était trop rapide entre les différents artistes. C'était pas bien de regarder le spectacle et en même temps de manger : le chanteur peut penser qu'on ne s'intéresse pas à lui. Pour Ergün et les danses, personne n'a présenté la musique, d'où elle vient, de quoi elle parle. Un présentateur aurait pu faire cela ».

« C'était très bien. On était tous ensemble. La musique était bonne, on a bien mangé, dansé. Tous les jours, rester ici au Cada, c'est pas normal. C'était très bien de faire une excursion dans une autre ville ».

« C'était très bien. La musique, l'animation, tout le monde était content, il y avait une bonne ambiance. La restauration était bonne. Ça nous a fait effacer d'autres problèmes dans nos esprits. C'était la première fois depuis que je suis en France, que je participais à une organisation pareille. On peut organiser la même chose 2 ou 3 fois par mois pour faire de la distraction. Pour les Léoparleur, c'était bien, c'était la première fois que je dansais sur ce style de musique.

J'ai fait connaissance avec trois personnes et on est resté en contact.

On avait un sentiment qui nous poussait de faire même jusqu'à l'aube, mais ce n'était pas prévu. Quand nous sommes repartis, Joao a commencé à chanter et danser dans le bus.

Si il y avait eu des caméras on aurait pu garder un souvenir ».

« Magnifique, j'ai beaucoup aimé. Le programme était très bien, la danse, la musique, le repas,..., c'était bien. J'aime beaucoup les musiques de toutes les langues. C'était très bien, j'ai dansé un petit peu ».

« Je pense que c'était vraiment bien. J'étais heureux. Ici nous sommes seuls. Personne ne s'occupe de nous, ne nous donne des activités, nous sommes abandonnés. Je suis sérieux quand je dis merci pour toute l'organisation. Parce que cela m'a beaucoup aidé. J'étais vraiment très heureux, pour les danses, de rencontrer des nouvelles personnes. La musique était très bonne, particulièrement le dernier groupe. J'ai eu beaucoup plus que ce que j'attendais ».

« L'ambiance était très bien. Mais le problème, c'est que je ne connais pas la langue des chansons qui étaient chanté. Je préfère que les chants soient dans une langue que tout le monde connaît. Dans le bus aussi il y avait une bonne ambiance, j'ai chanté, j'ai animé, et beaucoup de monde m'a accompagné. Avant, j'étais chanteur dans un groupe, mais maintenant j'ai laissé tomber. Quand j'ai chanté ça m'a fait plaisir, ça m'a rappelé de bons souvenirs. J'écris des chansons. C'était la première sortie comme ça ».

« Tout était bien. Parce que beaucoup de personnes différentes étaient là. Chez nous en Yougoslavie ce n'est pas possible. J'aimerais encore des soirées comme celle-là ».

« C'était bien parce que tout le monde était ensemble pour manger, danser, écouter de la musique. C'était la première fois que je partais à un concert depuis un an que je suis en France. Pendant le concert, tous ensemble, j'ai oublié mes problèmes ».

« Le concert était très bien. C'était bien pour faire passer le temps, pour sortir, parce qu'on habite ici au Cada, si on ne sort pas c'est triste. On a fait connaissance avec d'autres personnes. La table préparée était belle. La prochaine fois il faudrait commencer plus tôt. C'était trop court. J'ai trouvé la salle trop petite. M. Vural au saz c'était très bien. C'était la deuxième fois que j'allais dans cette salle, j'y avais déjà vu des danses tchéchènes. C'est quand la prochaine fois ? ».



Ce qu'en pense la commission Culture...

La commission Culture s'est réunie le 04 mars 2002 afin de faire le bilan de cette action. Les onze participants de cette commission (travailleurs sociaux, médiatrice culturelle, intervenant plasticien) font le constat d'une réussite globale de l'action. Certains éléments ont cependant été discutés, voici les aspects positifs et négatifs évoqués.

Sur l'exposition...

- ◆ Configuration des lieux ne s'y prêtait pas forcément (difficulté d'accès à l'exposition lors de la soirée lié au monde dans la salle)
- ◆ Manque de clarté et de lisibilité : il aurait fallu rappeler l'objectif de l'exposition (valorisation de ce qui se fait dans les associations)
- ◆ Bon panel de ce qui se fait dans les associations (peintures, sculptures, sorties,...)
- ◆ Pas de "retours" des usagers sur l'exposition
- ◆ Grande satisfaction et découverte d'actions pour les personnes qui s'y sont "penchées"
- ◆ L'idée d'une exposition à caractère itinérant est à "creuser"

Sur l'après-midi de réflexion et d'échange...

- ◆ Un peu trop dense
- ◆ L'intervention de Jean-Marie Calydon a permis de bien poser le contexte
- ◆ Intervention de la psychologue très intéressante pour certains, un peu complexe et ardue pour d'autres (difficulté de compréhension par rapport au contexte de la journée)
- ◆ "Table ronde" : le temps d'illustrations en présence d'une médiatrice culturelle, d'un intervenant plasticien, d'un travailleur social et d'un usager, a eu de bons retours
- ◆ L'intervention de l'usager a été très appréciée : cela a donné à réfléchir aux travailleurs sociaux
- ◆ Si l'intervention sur l'insertion des bénéficiaires du RMI – artistes a été jugée un peu à la marge de la journée, elle a suscité un large débat au sein de la commission
- ◆ Concernant le TNS et la Filature : de bons retours d'Andrée Pascaud à avoir participé à cet échange. La commission retient que ces deux institutions sont "ouvertes" et que les associations peuvent les solliciter, se mettre en contact avec elles
- ◆ L'intervention de Monsieur Hurstel aura relancé le débat sur la Culture et la culture. La commission insiste sur le fait que les travailleurs sociaux engagés et dynamiques s'inscrivent bien dans cette idée que la culture est lien social et que le lien social est forcément culture.

Sur la soirée...

- ◆ Très bonne organisation
- ◆ Côté festif très appréciable
- ◆ Chaleur et convivialité
- ◆ Côté "ouvert" de la soirée
- ◆ Discussion sur le spectacle des résidents : très grande surprise de la commission quant à la tournure qu'a pris le spectacle : mini-concert très professionnel, et très bonnes réactions du public, grand respect de la part de tous envers les personnes se produisant sur scène
- ◆ Très forte demande de reconduite de ce type de soirée de la part des usagers

Quelles suites à donner à cette action ?

- ◆ Exposition à caractère itinérant ?
- ◆ Reconduite d'une soirée festive avec préparation d'un spectacle de résidents ?
- ◆ Continuer à favoriser le lien entre social et culturel en créant des passerelles.

***un réseau associatif au service
des plus démunis,***

30 associations,

***60 établissements et services, dont 18 CHRS,
16 accueils d'urgence, 12 chantiers d'insertion, etc,***

***400 salariés, des dizaines d'administrateurs
et de bénévoles,***

***20 000 personnes en difficulté
accueillies par an***